

HUBERT LE SORCIER,

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX,

PAR M. CAZENAVE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE LA GAITÉ,
LE 10 JANVIER 1846.



PERSONNAGES.

LE COMTE DE LANSAC.....
LE BARON DE GER, beau-frère du Comte.....
FRANVILLE, manufacturier.....
RAYMOND, ami de Franville.....
HUBERT, dit le Sorcier.....
MÉDARD, paysan, domestique du Comte.....
PATIRAS, ouvrier.....
UN CLERC DE NOTAIRE.....
LE PRÉSIDENT DES ASSISES.....
OUVRIER PARLANT.....
AMÉLIE, fille du Comte.....
MAMOURETTE, paysanne au service d'Amélie.....
MADELEINE, paysanne.....

ACTEURS.

MM. FLEURET.
DUBOURJAL.
DESHAYES.
SURVILLE.
DELAISTRE.
CHARLET.
FRANCHQUE.
LESIEUR.
ÉDOUARD.
BJAND.
M^{lle} SARAH.
L'FONTINE.
CLARA.

OUVRIERS, PAYSANS, INVITÉS.

La scène se passe dans le Béarn.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une vaste cour avec quelques arbres. Sur le premier plan et au pied d'un de ces arbres, deux tonneaux sur lesquels sont placées des planches servant d'estrade pour deux ménestriers. L'hôtel du comte de Lansac est à droite, et l'on descend dans la cour par un perron de quelques marches.

SCÈNE PREMIÈRE.

PATIRAS, MAMOURETTE, MADELEINE, PAYSANS, PAYSANNES, OUVRIERS, OUVRIÈRES.

Deux Ménestriers jouent des contredanses, et tout le monde est en mouvement au lever du rideau.

SCÈNE II.

LES MÊMES, RAYMOND, UN JOCKEY portant une valise. Raymond entre lorsque la première contredanse vient de finir. Sa figure est triste et pâle.

RAYMOND. Mes amis, suis-je loin de la filature de M. Franville?

MAMOURETTE. Tournez du côté de l'église, descendez la rampe qui conduit à la Basse-

Ville, traversez le pont sur le Gave, la manufacture est à gauche.

RAYMOND. Pardon, c'est la première fois que je viens dans ce pays... vous dites?...

MAMOURETTE. Attendez, je vais vous indiquer cela.

Elle sort avec Raymond.

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins RAYMOND et MAMOURETTE.

PATIRAS. Est-elle avenante pour les étrangers, cette Mamourette! Je ne sais pas trop comment Médard s'accommodera de ces facons-là, lorsqu'il sera son mari.

MADELEINE. Il faudra bien qu'il s'en ar-

range. D'ailleurs, celui-là ne paraît pas bien dangereux.

PATIRAS. Il pêche un pen par le teint, ça doit être quelque commis-voyageur en sangsues, qui se sera disputé avec marchandise.

Rire général.

MADELEINE. Est-il farceur, ce Patiras !

PATIRAS. Farceur comme un industriel à deux fins : ouvrier tisseur chez M. Franville, le matin, et le soir, cordonnier en vieux pour mon propre compte ; ce n'est pas tout, décoré depuis trois jours de la double sardine de caporal dans la garde nationale.

MADELEINE. C'est M. Franville qui t'a fait avoir cette sardine-là...

PATIRAS. M. Franville ! respect à M. Franville !... En voilà un que j'aime !... que nous aimons tous. (*Signe d'assentiment.*) Il me dirait : Patiras, grimpe jusqu'en haut du Pic-du-Midi sans prendre haleine... Je partirais du pied gauche, et j'y arriverais plus vite qu'un isard. Tout ce qu'il me commande je le fais. A propos, il m'a commandé ce matin d'embrasser Madeleine...

Il l'embrasse d'un côté.

UN OUVRIER. Je ne veux pas qu'on embrasse ma fiancée.

PATIRAS. Sur une seule joue ? Tu as raison, Pierrot, il ne faut pas de préférence. (*Il l'embrasse sur l'autre joue.*) Es-tu content, jeune homme ? (*Aux Ménétrières.*) Hé ! vous autres, la seconde contredanse, et un coup d'archet soigné...

On s'apprête à danser de nouveau.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MÉDARD *sortant de l'hôtel.*

MÉDARD. Assez, assez, mes enfants !... M. le baron de Ger vient d'arriver chez M. le comte de Lansac, son beau-frère, et on ne danse pas ici, même le dimanche, quand M. le baron s'y trouve. M. le comte, vous le savez, est le meilleur des hommes ; Mademoiselle Amélie, sa fille, est aussi bonne que lui. Mais M. le baron est dur au pauvre monde, et n'aime pas ce qu'il appelle la joie bruyante du peuple.

PATIRAS. Tant pis pour lui ; c'est la bonne.

MÉDARD. Il faut donc attendre que M. le baron soit parti, ce qui ne saurait tarder. (*Aux Musiciens.*) Descendez de vos tonneaux, vous autres... (*Aux Danseurs.*) Et vous, jouez à la cloche, au bouchon ou au passelis, si ça vous convient ; mais plus de rigaudon jusqu'à nouvel ordre, entendez-vous ? (*Regardant de tous côtés.*) Ah ça,

je ne vois pas Mamourette, ma fiancée !... Où est-elle donc ?

PATIRAS. Voyez-vous le jaloux, qui a déjà peur ? Rassure-toi, Médard, elle est allée du côté de l'église, indiquer à un voyageur le chemin de la manufacture.

MADELEINE. Si nous jouions à cache-cache ?...

PATIRAS. Tu aimes ce jeu-là, Madeleine ? Gageons que Pierrot l'aime autant que toi : Prenez garde, mes enfants ; comme dit la chanson :

Un jeu pareil est dangereux,
Quand on est jeune et qu'on est deux.

MÉDARD. Dis donc, Patiras, si tu nous racontais ces fameux procès qui fut jugé à Toulouse, il y a quelques années ? tu sais bien, ce frère qui assassina son frère pour doubler sa part d'héritage, et que le diable emporta de sa prison au moment où l'on venait lui tailler son dernier col de chemise.

PATIRAS. Le plus souvent que je raconterai cela !...

MÉDARD. Pourquoi donc ?

PATIRAS. Pourquoi... pourquoi... parce que l'an passé, à pareille époque, comme je m'avisais un soir de faire le même récit à quelques-uns de mes amis qui m'en avaient prié, un homme, un diable, barbu, pâle, l'œil hagard... s'approcha de moi sans que personne le vît, et me frappant sur l'épaule avec ses griffes, il me cria d'une voix terrible : C'est faux, ce que tu dis-là...

TOUS. Oh !... mon Dieu !...

MÉDARD. Et cet homme... ce diable... c'était ?...

PATIRAS. C'était Hubert le Sorcier...

Mouvement.

PIERROT. Celui qui fait ses apparitions aux environs de la Saint-Jean ?...

MADELEINE. Celui qui guérit de la morve le cheval de notre voisin Larigot ?

MÉDARD. Celui qui sait ce que dans les ménages les maris savent toujours les derniers ?

PATIRAS. Lui-même, mes enfants. Jugez un peu si je peux m'exposer à une seconde visite de ce particulier si agréable.

MÉDARD. Tu as donc eu peur ?

PATIRAS. Quelle bêtise ? Est-ce que tu n'aurais pas eu peur, toi ?...

MÉDARD, *faisant le brave.* Moi, je voudrais qu'il se frottât à un gaillard de ma trempe...

SCÈNE V.

LES MÊMES, MAMOURETTE.

MAMOURETTE. *Elle s'est avancée derrière Médard, et grossit sa voix.* Qu'est-ce que tu ferais ? voyons !...

MÉDARD, *effrayé*. Hein !... qu'est-ce qui me parle ?...

TOUS, *riant*. Ah !... ah !... ah !...

MAMOURETTE. En voilà un héros !

PATIRAS. Quel malheur qu'il n'ait pas figuré parmi les anciens grognards ! l'autre ne serait pas mort à Sainte-Hélène ! c'est sûr !...

MÉDARD. Tu crois rire, Patiras... Eh bien !...

PATIRAS. Eh bien !...

MÉDARD. Je me suis mis une chose en tête, vois-tu ?

PATIRAS. Et quoi donc ?

MÉDARD. M. le comte ne veut pas que j'épouse Mamourette avant que mademoiselle Amélie, sa fille, se marie.

MAMOURETTE. C'est vrai.

MÉDARD. Si le mariage de mademoiselle Amélie, et par contre le nôtre, ne se fait pas avant trois mois, vous verrez si j'ai peur du feu. Je n'en fais ni une ni deux, je m'engage pour la guerre.

MAMOURETTE. Pour que tu reviennes avec une jambe de bois, ou un emplâtre sur l'œil ou sur le nez ? merci, je te trouve assez beau comme ça. -

PATIRAS. Une idée !... C'est aujourd'hui l'avant-veille de la Saint-Jean ! si Mamourette nous chantait la vieille complainte des Sorciers !... Elle est de circonstance.

MAMOURETTE. Je veux bien.

PATIRAS. Il ne fait pas encore nuit : et d'ailleurs nous sommes en nombre.

MAMOURETTE. Serrez-vous bien contre moi, et répétez en chœur.

TOUS. Oui...

PATIRAS. Ça va me donner le frisson ; mais ça m'amuse d'avoir la chair de poule.

MAMOURETTE, *s'asseyant au pied d'un arbre ; les autres l'entourent d'une manière pittoresque.*

Air béarnais.

Ohé ! le printemps va finir

Et la Saint-Jean venir. *(en chœur.)*

Fermez la porte, et poussez les verrous,

Voici le temps où diables, lous-garoux,

Farfadets, brouches et sorciers,

Visitent nos foyers. *(en chœur.)*

DEUXIÈME COUPLET.

Sur le dos d'un singe ou d'un chat,

Ils s'en vont au sabbat ;

Les voyez-vous, le soir, sur le Pont-long,

An clair de lune, ils dansent tous en rond.

Malheur à qui sur leur chemin

Passe avant le matin !

TROISIÈME COUPLET.

Voulez-vous purger le pays

De ces malins esprits ?

Dans la vallée, aux sommets des coteaux,

Le long du Gave, empilez des fagots.

Si le soleil leur convient peu,

Ils ont grand peur du feu.

PATIRAS. Et Hubert a des rapports avec ces malins esprits ?

MAMOURETTE. Oui.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HUBERT.

HUBERT, *entrant par le fond à la fin du 3^e couplet, et s'approchant successivement du groupe*. C'est faux, ce que tu dis là !

TOUS, *reculant effrayés*. Hubert !

HUBERT. Oui, c'est faux !... C'est faux comme le récit du procès de Toulouse !... Tout est faux, entendez-vous bien ? *(A part, avec une expression douloureuse.)* Ah ! que tous ces souvenirs me font mal !

MAMOURETTE. Regardez donc, il a l'air tout triste.

HUBERT, *avec douceur*. Mes enfants, qu'avez-vous ?... est-ce que vous avez peur de moi ?... *(A Médard, qui s'est caché sous les treteaux des ménestriers.)* Que fais-tu là, Médard ?

MÉDARD. Je... je prenais le frais...

HUBERT, *à Patiras, qui a grimpé sur un arbre*. Et toi, Patiras ?

PATIRAS. Moi... je me promène...

HUBERT. Approchez-vous... ne craignez rien.

MÉDARD. Qu'est-ce qui va lui parler ? je ne m'en soucie pas !

PATIRAS. Ni moi non plus !

MADELEINE, *à Pierrot*. Il n'aurait qu'à dire tout haut la promenade que nous fîmes hier dans le petit bois.

MAMOURETTE. Ma foi, moi, je me risque ; peut-être devinera-t-il ce qu'est devenue la brebis de ma tante Marjolaine... Bonjour, Hubert...

HUBERT. Ah ! c'est toi, fillette !... Toujours fraîche et jolie !

MAMOURETTE, *à Médard*. Ce sorcier-là a du bon.

HUBERT. Est-ce que tu as quelque chose à me demander ?

MAMOURETTE. Dam... il y a quatre jours, le berger de ma tante Marjolaine gardait son troupeau sur les coteaux de Jurançon... toutes les bêtes y étaient... voilà que le soir, en rentrant à l'étable...

HUBERT. Il trouva une brebis de moins.

MAMOURETTE. Vous le savez ?

HUBERT. Borgne de l'œil droit, boitant de la jambe gauche de derrière et nouvellement tondu.

MAMOURETTE. C'est cela... c'est cela !... Pauvre Brunon ! il l'a vue, nous allons la retrouver.

HUBERT. Non, je ne l'ai jamais vue, et je ne savais pas que ta tante eût des brebis.

MAMOURETTE. Est-ce possible ?

PATIRAS. Eu voilà une de solide !

MÉDARD, en colère. Alors, comment savez-vous ?...

HUBERT. Il ne me plait pas de te le dire !
Médard recule.

MÉDARD, d'un ton radouci. Médirez-vous au moins ce qu'est devenu le chien de mademoiselle Amélie ?

HUBERT. C'est une chienne, et non pas un chien.

MÉDARD, étonné. Vous avez raison.

HUBERT. Très-petite, de couleur noire, ayant mis bas tout nouvellement, et dont l'oreille droite est plus longue que la gauche.

MÉDARD. Dieu ! que mademoiselle va être contente !... Cette pauvre Zémire, qu'elle aime tant ! Où est-elle ? que j'aille la chercher.

HUBERT. Je ne l'ai pas vue non plus ; et je n'en ai jamais entendu parler.

Mouvement général.

PATIRAS. Ah ça, dites donc, est-ce que vous nous prenez pour des jobards ?

MÉDARD. Pour des imbéciles...

MAMOURETTE. Il sait où est la brebis de ma tante !

MÉDARD. Il a volé, peut-être, la chienne de mademoiselle !

PATIRAS. Oui, il l'a volée !

CRI GÉNÉRAL. Arrêtons le voleur !... Brûlons le sorcier !...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COMTE, LE BARON,
AMÉLIE.

LE COMTE. Qu'est-ce ?... que faites-vous, mes amis ? Laissez en paix cet homme... je le prends sous ma protection... Est-ce qu'il y a des sorciers aujourd'hui ? Il n'y a que des hommes supérieurs aux autres par la conduite, par l'observation, par l'étude. La sorcellerie de nos jours, c'est la science, c'est la volonté, c'est l'intelligence.

MÉDARD. Si vous l'aviez entendu, notre maître... si vous saviez ce qu'il vient de nous dire !...

LE COMTE. Je l'ai entendu : mon beau-frère, ma fille l'ont entendu comme moi.

MÉDARD. Et ça ne vous paraît pas incroyable ?

LE COMTE. Surprenant, oui ; incroyable, non.

LE BARON. Pour moi, je suis de l'avis de ces braves gens, et je livrerais sans pitié cet homme à la rigueur des lois.

LE COMTE. Sans qu'il s'explique ?... Ma justice n'est pas si prompt... Comment vous appelez-vous ?

HUBERT. Hubert.

LE COMTE. Hubert, vous m'intéressez... Donnez-mous, je vous prie, l'explication des étranges paroles que vous avez prononcées.

HUBERT. Je vous jure, monsieur le comte, que je n'ai jamais vu ni la chienne ni la brebis dont on vient de me parler. Voici ce qui m'est arrivé : De grands chagrins me forcent à vivre seul. Dans ma solitude, je réfléchis et j'observe. En me promenant dans un bosquet isolé du prochain village, j'aperçus sur une haie d'aubépine des brins de toison fort courte, qui appartenait naturellement à une brebis nouvellement tondue. La haie bordait une allée dont le sable, moins creusé par un des pieds de derrière que par les trois autres, me fit deviner que cette brebis était boiteuse... Ayant suivi ses traces jusque dans la prairie, je remarquai qu'elle s'était dirigée vers la gauche, où l'herbe était rare et de mauvaise qualité, tandis qu'à droite l'herbe était grasse et d'une excellente espèce. J'en conclus sans peine que la brebis devait être borgne de l'œil droit.

PATIRAS. Voyez-vous ça !

LE COMTE, au Baron. Que dites-vous de ces explications, mon cher beau-frère ?

LE BARON. Je dis... je dis...

HUBERT. Quant à la petite chienne...

LE COMTE. Il suffit, Hubert ; des observations de même nature devaient vous conduire au même résultat... Elles dénotent en vous autant de réflexion que de bon sens. Je suis content de vous connaître... venez me voir quelquefois... s'il vous convient même de rester chez moi pendant quelques jours, je vous y recevrai avec plaisir.

HUBERT. Merci, monsieur le comte... monsieur Franville ne m'avait pas trompé, je le vois, en me parlant de vous.

LE COMTE. Maintenant, mes amis, éloignez-vous un peu ; j'ai besoin de rester un moment en famille.

PATIRAS, à Mamourette. C'est tout de même un fameux gaillard ! Lire sur le sable, et deviner sans voir... Je me promènerais bien cent ans dans une allée, que je n'y verrais rien du tout.

MAMOURETTE. C'est que vous êtes un malin, mais non pas un sorcier.

MÉDARD, à Mamourette. C'est égal, ça n'est pas naturel, et je te défends de parler à cet homme-là.

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LE BARON, AMÉLIE.

LE BARON. Inviter ce vagabond à rester chez vous ! Je vous reconnais bien là, mon cher beau-frère.

LE COMTE. Hubert n'est pas un homme ordinaire...

LE BARON. Dites plutôt que vous êtes, vous, un homme bizarre, sans aucun soin de votre dignité, sans le moindre souci de votre noblesse.

LE COMTE. Je suis de mon temps, et je m'en applaudis; j'estime les hommes sur ce qu'ils sont, et non sur le nom qu'ils portent.

LE BARON. Et ce monsieur Franville, dont on prononçait le nom tout à l'heure, qu'est-ce encore? Pourquoi vos relations de chaque jour avec un étranger tombé des nues dans ce pays? On le dit riche, millionnaire... c'est possible; mais au fond, ce n'est qu'un bourgeois, un petit bourgeois, qui se vante de sa rotture comme je me vante, moi, des trente-six quartiers de ma race.

LE COMTE. Je déclare d'abord qu'il ne se vante de rien, car il a autant de modestie que de mérite. Nous vivions ici dans la misère, au milieu d'immenses richesses dont nous ne savions pas tirer parti... ce petit bourgeois tombé des nues nous les a fait connaître et nous a appris à les exploiter. Il a fondé parmi nous une industrie qui nourrit, qui enrichit plusieurs centaines de familles. Je lui sais gré du bien qu'il fait, de l'aisance qu'il répand dans nos contrées... comme ses manières ne sont pas au-dessous de son intelligence, je ne crois pas dégénérer en l'accolant chez moi avec distinction... Vous dirai-je plus encore : je m'honore de son amitié, et mon nom, tout noble qu'il est, se sent relevé par son estime.

LE BARON. Certes, voilà de beaux sentiments et de belles maximes... on s'aperçoit facilement que vous faites votre étude habituelle des livres philosophiques de M. de Voltaire et du fameux citoyen de Genève... Savez-vous que vous m'allez faire croire à certains bruits ridicules qui sont venus jusqu'à moi?

LE COMTE. Quels sont ces bruits?

LE BARON. On raconte... c'est à mourir de rire... que ce monsieur Franville se donne les airs d'être amoureux d'Amélie, et qu'il a l'intention de la demander en mariage.

LE COMTE. Et vous trouvez ces bruits ridicules?

LE BARON, *vivement*. Est-ce qu'ils sont vrais?

LE COMTE. Je crois, entre nous, que monsieur Franville aime une fille... mais il ne s'est pas encore ouvert à moi; s'il le fait, s'il vient me demander sa main...

LE BARON. Vous la lui refuserez tout net...

LE COMTE. Je la lui accorderai avec bon-

heur, pourvu toutefois qu'Amélie y consente...

AMÉLIE. Ah! mon père, vous savez bien que je ne vous désobéis jamais.

LE COMTE. Oui da!... Voilà donc ce qui se prépare! la fille est digne du père; elle a oublié les principes de sa mère, de ma pauvre sœur, qui comprenait trop bien la dignité du sang pour se rendre complice d'une mésalliance.

AMÉLIE. Il n'y a de mésalliance, mon oncle, qu'entre les cœurs qui ne se conviennent pas, et je vous assure...

LE BARON. Silence!... Je ne veux pas en savoir davantage. Songez-y bien, cependant. J'ai eu jusqu'ici fort peu de goût pour vos idées nouvelles; je ne venais voir mon cher beau-frère que par respect humain, et à mon corps défendant... mais, si ce que je prévois se réalise, si le nom des comtes de Lausac et des barons de Ger va se perdre dans le nom bourgeois d'un filateur de laine ou de coton, je vous le déclare, cette visite sera la dernière, et vous ne me verrez plus ici. Encore une fois, songez-y bien... adieu...

Le Baron sort.

SCÈNE IX.

LE COMTE, AMÉLIE.

LE COMTE. Il se calmera, et il nous reviendra... C'est au fond un excellent homme... (*A sa fille.*) Tu dis que monsieur Franville va venir ce matin me déclarer ses intentions.

AMÉLIE. Oui, mon père...

LE COMTE. Je devrais bien le refuser, pour vous punir l'un et l'autre du secret que vous avez gardé si longtemps avec moi.

AMÉLIE. Vous ne le ferez pas.

LE COMTE. Qui sait? l'occasion serait belle; car un autre prétendu, que tu connais, vient de m'écrire pour mettre à tes pieds son nom et une fortune considérable.

AMÉLIE. Un prétendu que je connais?...

LE COMTE. Oui, un monsieur d'Espilly, d'Erville... sa lettre m'avait été adressée à Paris, rue Saint-Dominique, où nous étions fixés, ta mère et moi, pour suivre de près ton éducation... On vient de la renvoyer ici.

AMÉLIE, *regardant l'adresse*. De Madrid!...

LE COMTE. Oui, ce monsieur d'Espilly est allé, m'écrit-il, chercher fortune en Espagne. Il prétend que tu lui as promis de l'attendre et de l'épouser, quand il serait riche... Il l'est : donc!...

AMÉLIE. Je vous assure que je n'ai aucun souvenir... Ah! j'y suis... il y a cinq ans... un original... une espèce de fou... le frère

d'une de mes amies de pension. Il se prit pour moi, en venant voir sa sœur, d'une passion d'écolier, et je me souviens, en effet, qu'un jour, eu riant comme une folle, je lui promis...

LE COMTE. Il paraît, d'après sa lettre, qu'il a pris la chose au sérieux. Tu vois qu'il ne faut pas badiner avec les grandes passions.

AMÉLIE. Je puis rire de celle-là, car je ne reconnaitrais pas assurément, s'il se présentait devant moi, ce monsieur d'Espilly qui vous écrit.

LE COMTE. Je présume qu'il ne te mettra pas à cette épreuve, et qu'instruit de ton mariage... J'aperçois Franville. Il ne convient pas que je reçoive en négligé la communication officielle qu'il vient me faire.

AMÉLIE. Il convient moins encore que j'en sois témoin, et je rentre avec vous. Oh ! mon père, mon excellent père, que je vous aime !... Et que je vais être heureuse !

Ils sortent.

SCÈNE X.

FRANVILLE, RAYMOND.

FRANVILLE. Où diable m'as-tu donc cherché, mon pauvre Raymond ? Si je ne t'avais pas rencontré à vingt pas d'ici...

RAYMOND. Je continuais ma route vers Paris. Soit qu'on m'ait mal renseigné, soit que j'aie pris un pont pour un autre, me voici revenu au point de départ.

FRANVILLE. Dans un moment, c'est moi qui serai ton guide, et j'espère que tu ne me quitteras pas de sitôt.

RAYMOND. Je te quitte demain. Tout retard m'est impossible ; il s'agit pour moi de la réalisation d'un projet de la plus haute importance.

FRANVILLE. Quelque grande passion, je gage ? Tu as toujours été l'homme aux grandes passions.

RAYMOND. Que veux-tu ? mon cœur est ainsi fait.

FRANVILLE. Au collège, nous étions tous obligés de céder à la tenacité de ton caractère. Ce que tu voulais, tu le voulais bien.

RAYMOND. Avoue que nous sympathisons en cela.

FRANVILLE. J'ai de la persévérance dans les idées sans doute ; mais je n'ose me comparer à toi. Comment donc ? tu dominais les maîtres d'étude, les professeurs, et jusqu'au proviseur lui-même. Te souviens-tu que ce digne chef te dit un jour : « Raymond, tu iras loin dans quelque voie que le hasard te pousse. » Il paraît que tu as suivi la bonne...

RAYMOND. Oui, j'arrive d'Espagne, avec cinquante mille quadruples et un titre de

Castille, mais tout cela n'est pas le bonheur, et c'est à Paris seulement que je dois le trouver.

FRANVILLE. Une femme ?...

RAYMOND. Tu l'as deviné : une femme qui s'est emparée de mon amour du premier moment que je l'ai vue... Une femme dont l'image m'a suivi partout depuis cinq ans !... C'est pour la mériter, pour la conquérir que je me suis lancé dans les voyages, dans les spéculations, dans les aventures de toute espèce. Mon déhuit ne fut pas heureux... tu ne sauras jamais, Franville, le parti que j'ai dû prendre... ce qu'il m'a fallu faire pour me procurer les premières mille piastres qui ont commencé ma fortune !

FRANVILLE. Ton histoire est celle de tout le monde. Dans cette vie, le premier pas est celui qui coûte le plus ; en toutes choses les commencements sont les plus difficiles... L'amertume est au bord du vase... Tu es fort changé, en effet.

RAYMOND. On le serait à moins : mais je l'espère, ami, mes longs efforts, mes cruelles épreuves touchent à leur terme. Dans trois jours j'arrive à Paris, et avant huit jours j'épouse celle que j'aime.

FRANVILLE. Si elle n'est pas déjà mariée...

RAYMOND. Mariée !... quel mot as-tu prononcé là ?... Sais-tu que j'en montrerais ? sais-tu, que si j'y pouvais survivre, le désespoir...

FRANVILLE. Mon Dieu, calme-toi, je t'en supplie... Il paraît que le soleil de Castille, n'a pas mûri ta cervelle... Il me sied mal, d'ailleurs de rire de ceux qui songent au mariage, car, tel que tu me vois, je viens ici pour le même sujet.

RAYMOND. Vraiment ? J'avais raison de te dire que nous avions toujours sympathisé ensemble.

FRANVILLE. J'aime, je suis aimé d'une jeune personne charmante. Le père, homme d'esprit et de naissance, est, je crois, parfaitement disposé pour moi... et pourtant, au moment d'en venir à une démarche officielle, je tremble comme un enfant, et j'ai été doublement heureux de te rencontrer, car, au plaisir de te revoir, après si longtemps, se joint la joie inexplicable de retarder un aveu qui doit me rendre le plus heureux des hommes... Voilà le père, éloigne-toi un peu, je te présenterai plus tard à ma future et à lui.

SCÈNE XI.

LE COMTE, FRANVILLE, RAYMOND, MÉDARD, MAMOURETTE.

LE COMTE. Monsieur Franville, je sais le

motif qui vous amène... et pour vous épargner, ainsi qu'à moi, l'embarras d'inutiles protestations... entre gens qui se comprennent et qui s'estiment... je vous déclare que je me tiens pour honoré de votre recherche, et que, dès demain vous serez mon gendre.

FRANVILLE. Ah! monsieur le Comte, comment reconnaître?...

LE COMTE. En restant ce que vous êtes, un noble cœur et un homme utile. (*À Médard et à Mamourette.*) Médard, prévenez vos amis qu'ils peuvent revenir et recommencer leurs danses. Je marie ma fille à monsieur Franville.

MÉDARD. Vrai!...

LE COMTE. Mamourette, dis à ma fille que je l'attends.

MAMOURETTE. Quel bonheur!... (*Bas à Médard.*) Tu n'auras pas besoin de t'engager dans un autre régiment que le mien.

Médard et Mamourette se dirigent vers la gauche, et reviennent bientôt avec Amélie d'un côté, et les Ouvriers de l'autre.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, AMÉLIE, HUBERT, OUVRIERS.

LE COMTE, prenant la main de sa fille et

la donnant à Franville. Amélie, voici ton mari!... à demain le contrat.

CRI GÉNÉRAL. Vive monsieur le comte!... Vive monsieur Franville!... Vive mademoiselle Amélie!...

RAYMOND, à part, après avoir salué Amélie. C'est elle!...

FRANVILLE. Qu'est-ce?... qu'as-tu donc, mon ami?

RAYMOND. Rien... oh! rien!... un éblouissement subit... Mademoiselle ressemble tellement à une personne... à une sœur que j'ai perdue... (*À part.*) Ce mariage ne s'achèvera pas...

LE COMTE. Nous tâcherons de faire oublier à monsieur ce triste souvenir...

AMÉLIE. Oh! oui, certainement, mon père...

La danse recommence. Hubert, qui est rentré avec la foule, regarde attentivement Raymond.

MÉDARD, bas à Mamourette. Vois donc comme le sorcier regarde ce monsieur si pâle, qui est revenu avec monsieur Franville.

MAMOURETTE. Ça ne doit pas être par plaisir, car il n'a pas l'air bien agréable.

Le rideau baisse.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une terrasse dominant la plaine du Gave, et dépendant de l'hôtel du comte de Lannac. L'hôtel est censé à droite; un pavillon à gauche. Un sentier tournant, et dont on ne voit que l'extrémité, conduit de la terrasse au bord de la rivière. La plaine du Gave se développe dans le fond; elle est bornée par des coteaux rians, chargés de villas, et au pied desquels on aperçoit la filature de Franville; à l'extrémité de l'horizon et sur le dernier plan, la chaîne des Pyrénées, dont la cime est couverte de neige.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAMOURETTE, puis HUBERT.

Mamourette, qu'on n'aperçoit pas encore, et qui gravit le sentier, chante la refrain d'un air béarnais.

HUBERT, s'avançant vers la terrasse. Encore un de ces airs que je ne puis entendre sans émotion.

MAMOURETTE, sur la terrasse. Tiens, encore le sorcier!... Ne nous arrêtons pas pour ne pas chagriner Médard, qui ne veut pas que je lui parle.

HUBERT. Est-ce que tu as toujours peur de moi, fillette?

MAMOURETTE. Mon Dieu, non, mais c'est que...

HUBERT. Ai-je donc l'air bien méchant?

MAMOURETTE. Au contraire, mais...

HUBERT. Reste donc et dis-moi si ce n'est pas ta voix que je viens d'entendre?

MAMOURETTE. Oui, ma voix, qui répon-

dait à une autre comme ça se pratique à pareil jour; il suffit qu'on s'avise d'entonner le premier couplet de cette chanson-là, pour que le premier venu vous réponde par le second, un autre par le troisième; et il arrive souvent que le quatrième couplet se chante à trois voix. C'est comme pour les feux de la Saint-Jean que nous pourrions voir d'ici: on les allumera ce soir l'un après l'autre, et ils finiront par brûler tous ensemble.

HUBERT. Ça doit être un beau spectacle.

MAMOURETTE. Est-ce que vous ne l'avez jamais vu?

HUBERT. Si fait... si fait... mais ailleurs, un jour que... C'est comme la chanson dont tu me parles: Je l'ai déjà entendue, et je voudrais bien l'entendre encore.

MAMOURETTE. Rien de plus facile. Justement les ouvriers de la manufacture de monsieur Franville, que vous voyez là-bas, ont fini leur journée, et s'en retournent chez

eux, gageons qu'ils vont me répondre.

HUBERT. Chante, fillette, chante.

MAMOURETTE. Écoutez ?...

Ain béarnais.

Le feu des montagnes,
Partout répété,
Annonce aux campagnes
La Saint-Jean d'été.

Tra de ra, la, la, la, la...

Tra de ra, la, la, la...

UNE VOIX.

Ce feu que reflète,
Le mont sourcilieux,
Pour ton cœur, fillette,
N'est pas dangereux.

Tra de ra, la, la, la.

UNE AUTRE VOIX plus éthygnée.

Craint que dans ton âme
Ne se glisse... hélas !
Certaine autre flamme
Qui ne s'éteint pas...

Tra de ra, la, la, la, la.

ENSEMBLE.

Cœur qu'elle ravage
Risque de périr,
Si le mariage
Ne vient le guérir.

Tra de ra, la, la, la.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MÉDARD, *sortant du pavillon.*

MÉDARD, *à part.* Hubert avec Mamourette ?... (*A Mamourette.*) Il me semble que je t'avais défendu...

MAMOURETTE. Défendu !... quoi ? Est-ce que tu commences déjà ton métier de mari ? Est-ce que tu me crois une femme à me laisser mener par le bout du nez ? Ce qui convient à notre maître me convient. Il protège Hubert, moi j'entends être libre de causer avec lui.

MÉDARD. C'est dans ton intérêt, vois-tu bien !

MAMOURETTE. Je n'ai que deux maîtres ici : monsieur le Comte, et mademoiselle Amélie. Si tu te figures que je t'épouse pour en avoir un troisième, tu te trompes furieusement, entends-tu, Médard ? Je t'épouse pour me venger sur toi d'être obligée d'obéir aux autres. Est-ce clair ?

MÉDARD. Je t'obéirai... mais...

On entend le tintement d'une cloche.

HUBERT, *à part.* La cloche ! ne perdons pas un moment.

Il sort.

SCÈNE III.

MAMOURETTE, MÉDARD.

MAMOURETTE. Mais... mais... cet Hubert est un brave homme. J'en suis sûre, qui ne me fait plus peur, avec qui je veux causer quand bon me semblera. Est-ce ça faute, après tout, s'il a du savoir et de l'esprit et si tu n'es que... qu'un bon enfant...

MÉDARD. Mon Dieu, fais à ta tête, cause, parle avec lui tant que tu voudras, je t'y autorise, je t'en prie... s'il faut même que je m'en aille pour que tu sois plus à l'aise, je lui cède la place... et... où donc est-il ?

MAMOURETTE. On vient de sonner le sermon aux cordeliers, je gage qu'il y sera allé.

MÉDARD. Au sermon, lui?... dis plutôt qu'il est allé se cacher jusqu'à ce que les feux de la Saint-Jean soient éteints, pour qu'on ne l'enferme pas dans une cage et qu'on ne le rôtit pas comme un sorcier qu'il est.

MAMOURETTE. Encore...

MÉDARD. Ne te fâche pas, et mettons que je n'ai rien dit. (*A part.*) J'espère bien qu'une bonne grillade nous débarrassera de lui.

SCÈNE IV.

LE COMTE, MAMOURETTE, MÉDARD.

LE COMTE. Savez-vous où est ma fille ?

MÉDARD. Dans le pavillon, monsieur le comte, avec les brodeuses et les lingères. Dam, le jour d'un contrat, la veille d'une noce...

MAMOURETTE. Faut-il l'avertir ?

LE COMTE. Non, mon enfant, non ; il suffira que tu la prévienne lorsque mon gendre futur enverra ses cadeaux de noce. Dis-lui seulement que je vais chez mon notaire pour régler avec monsieur Franville, les derniers articles du contrat.

MAMOURETTE. Oui, monsieur le comte.

LE COMTE. Nous allons aussi nous occuper de vous deux. J'ai promis à Médard que son mariage aurait lieu le jour du mariage de ma fille, et je suis homme de parole.

Il sort.

SCÈNE V.

MÉDARD, MAMOURETTE.

MÉDARD. Voilà un maître ! S'il y en avait beaucoup comme lui, on finirait par n'en plus trouver...

MAMOURETTE. Prends garde, Médard, tu dis une bêtise.

MÉDARD. Comment cela ?

MAMOURETTE. Quoi ! s'il y avait beaucoup de maîtres comme le nôtre, on finirait par ne plus trouver... de maîtres !...

MÉDARD. Sans doute, parce que tout le monde voudrait être domestique.

MAMOURETTE. Cet être-là a des idées impayables. J'aime mieux tout de même les six mille francs de dot que nous a promis monsieur Franville.

MÉDARD. Encore un autre brave homme !... Dieu de Dieu ! allons-vous être heureux !

MAMOURETTE. Tu ne songes plus à la guerre, pas vrai ?

MÉDARD. Le plus souvent ! Je viens de rencontrer le capitaine Pecaut, tu sais, celui qui est chargé de recruter des soldats pour le compte du gouvernement.

MAMOURETTE. Eh bien !

MÉDARD. Il m'a demandé si j'étais toujours disposé à prendre du service dans les Tourlouroux.

MAMOURETTE. Et tu lui as répondu...

MÉDARD. Je lui ai répondu que si le roi m'attendait pour me nommer maréchal de France, tu m'attendais, toi, pour me nommer ton mari... et qu'en conséquence...

MAMOURETTE. Tu aimes mieux recevoir le bâton de ma main que de la sienne.

MÉDARD. Je n'ai pas dit cela...

MAMOURETTE. Non, mais moi, je te le promets, cela revient au même.

MÉDARD. Voilà les cadeaux de noce de mademoiselle.

MAMOURETTE. Tiens, c'est le monsieur pâle qui est chargé de les offrir.

MÉDARD. Puisqu'il est l'ami de monsieur Franville. Cours prévenir notre maîtresse, et te faire belle pour le contrat. Je vais me parer aussi (*Mamourette entre dans le pavillon. A Raymond qui entre.*) On va venir, monsieur, attendez un moment.

Il sort à droite.

SCÈNE VI.

RAYMOND, PLUSIEURS DOMESTIQUES portant des corbeilles.

RAYMOND. Elle ne m'a point reconnu !... Les femmes !... Celle-là ne se souvient pas plus de ses promesses que de ma figure... Il est vrai que ces trois dernières années m'ont vieilli de vingt ans... De la prudence ; ne compromettons rien par une violence dangereuse. Il faut qu'Amélie m'appartienne, il le faut. Elle ne m'aura pas coûté tant de remords et d'insomnies pour que je consente à la voir passer aux bras d'un rival... mais c'est peu de mettre obstacle à son mariage,

je dois encore avec adresse m'assurer de l'avenir.

SCÈNE VII.

AMÉLIE, RAYMOND.

AMÉLIE. Ah ! monsieur, c'est vous ?

RAYMOND. C'est moi, mademoiselle, que Franville, mon ami, a bien voulu charger auprès de vous d'une mission que tant d'autres auraient brigüée.

AMÉLIE. Vous ne vous êtes pas senti de votre indisposition d'hier ?

RAYMOND. Il est des souffrances qui ne se guérissent pas en un jour.

AMÉLIE. Je voudrais tant qu'il n'y eût que des heureux autour de moi !

RAYMOND, à part. Qu'elle est belle !... Et songer qu'un autre... Jamais !...

AMÉLIE. Dieu ! que de richesses !... les beaux châles !... les magnifiques dentelles !...

RAYMOND. Ajoutons-y cet écriu, que j'ai voulu vous remettre moi-même.

AMÉLIE. Des diamants !...

RAYMOND, lui remettant un papier. Avec ce billet.

AMÉLIE. Voyons ce que monsieur Franville m'écrit. Il aura beaucoup de peine à justifier tant de magnificence. (*Après avoir parcouru le billet.*) Qu'est-ce donc ? Ce billet n'est pas de monsieur Franville ?...

RAYMOND. Non, mademoiselle : il est de moi...

AMÉLIE. De vous, monsieur ! de vous, son ami, qui osez me parler d'amour ?...

RAYMOND. Ce langage n'est pas nouveau dans ma bouche.

AMÉLIE. Je ne vous comprends pas.

RAYMOND. Daignez lire la signature.

AMÉLIE. Raymond Beauregard !

RAYMOND. Baron d'Espilly, par décret récent de sa majesté le roi d'Espagne.

AMÉLIE. Quoi ! c'est vous, monsieur, qui avez écrit à mon père ?

RAYMOND. Hélas ! je supposais qu'à défaut d'autres souvenirs, le nom de Raymond vous serait au moins resté dans la mémoire...

AMÉLIE. C'était présuner beaucoup de sa fidélité, monsieur ; car je vous ai vu si peu, et il y a si longtemps...

RAYMOND. Plût au ciel que je vous eusse vu assez peu, moi, pour ne conserver aucun souvenir du passé ; depuis assez longtemps, pour que la blessure que vous m'avez faite ne fût pas saignante comme au premier jour.

AMÉLIE. En vérité, monsieur, je doute si je veille : me tenir un pareil langage, vous, et dans un pareil moment !

RAYMOND. N'est-ce pas le seul moment où je puisse encore le tenir sans crime ?

AMÉLIE. Enfin, monsieur, que voulez-vous?... que prétendez-vous ?

RAYMOND. Rien ! oh ! rien, mademoiselle !... Qu'ai-je le droit de vouloir et de prétendre ?... Je ne vous rappellerai pas l'engagement pris en présence de ma sœur : vous me répondriez sans doute que ce fut là un enfantillage de pensionnaire, et que vous me donniez, le rire sur les lèvres, ce que je reçus l'espérance dans le cœur... Je ne vous parlerai pas de mon amour : vous me répondriez que vous avez donné le vôtre, et que celui qui le possède est mon ami !... Dans cette certitude de mon malheur, dans cette poignante conviction de votre indifférence, pourquoi donc ai-je eu l'audace de m'adresser à vous, de vous interroger, de vous écrire ?... C'est qu'à défaut d'un sentiment plus doux, la pitié, du moins, vous est permise encore. Je ne vous demande que de me plaindre. Oui, plaignez-moi de m'être bercé, pendant cinq ans, des plus folles espérances ; plaignez-moi d'avoir, pour les réaliser, osé plus que je ne puis dire ; plaignez-moi de m'être ouvert, à tout prix, un passage vers la fortune ; plaignez moi surtout de l'avoir acquise, de l'apporter à vos pieds, et de la voir stérile, impuissante, méprisable même ; car, du moment que vous ne pouvez plus l'accepter, elle n'est plus bonne qu'à être repoussée du pied.

AMÉLIE. Vous devez comprendre, monsieur, que cet entretien ne saurait se prolonger. Je vous plains, assurément ; mais, croyez-le bien, cette fortune que vous dédaignez, ue vous sera pas plus inutile que les nobles qualités de votre cœur. Pour une femme que vous connaissez à peine, et qui ne peut être à vous, vous en trouverez vingt dans le monde, qui sauront vous apprécier, et qui seront fières de vous appartenir.

RAYMOND. Il est des cœurs, mademoiselle, que les passions effleurent à peine ; il en est d'autres qu'elles brûlent et qu'elles pénètrent. Aucun amour ne remplacera celui que vous m'avez inspiré...

AMÉLIE. Le temps a modifié des sentiments plus profonds. Reprenez ce billet, monsieur : il importe que mon père, que monsieur Franville ignorent à jamais ce que vous venez de me dire. Mon père, heureusement, ne vous connaît que sous le nom d'Espilly, que vous avez pris en lui écrivant, et que vous portez depuis peu. Il ne pourra donc deviner en vous le jeune homme qui lui a demandé ma main. Pour monsieur Franville, il est votre ami... vous devez l'aimer... Je l'aime aussi... je l'aime de toutes les forces de mon âme, et je serais désolée qu'un nuage vint troubler la

sérénité de ce beau jour. Vous triompherez de vous-même, n'est-ce pas, monsieur ?

RAYMOND, à part. Elle l'aime ; elle me le dit avec passion, et elle croit m'attendrir !...

AMÉLIE. Encore une fois, reprenez ce billet : on peut venir, et j'en ai déjà trop entendu.

RAYMOND. Me quitterez-vous sans un mot de consolation, sans me dire au moins que vous ne me dédaignez pas, que si Franville ne s'était pas trouvé sur mon passage, peut-être auriez-vous été moins insensible au souvenir de nos jeunes années ?...

AMÉLIE. Mon Dieu, je n'en sais rien... c'est possible ; car, excepté monsieur Franville, je n'ai jusqu'ici remarqué personne. Il doit sa grande fortune à son mérite ; vous devez la vôtre à d'utiles travaux, à de laborieuses fatigues : c'est là une ressemblance que j'apprécie. Que puis-je vous dire plus ?

RAYMOND. Merci ! merci de ce peu de paroles... Elles me donneront, je l'espère, la résignation qui me manque. Adieu, mademoiselle...

AMÉLIE. Adieu, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE VIII.

RAYMOND, seul.

Je suis content de moi : j'ai tout préparé sans rien compromettre. Qu'il m'en a coûté de me contraindre !... Mais il le fallait : cette femme, qui en aime un autre, qui me le dit en face, elle sait aussi que je l'aime, et je l'ai forcée à un demi-aveu qui doit bientôt me la livrer, si je parviens à écarter le seul obstacle qui me sépare d'elle. Je l'écarterai. Tu ne sais donc pas, Amélie, que pour te posséder, pour jeter de l'argent et un nom à l'avidité de ton père, je suis allé jusqu'à commettre un crime ?... Oui, cette main, dans l'ombre, il y a trois ans... Et je renoncerais à des projets qui m'ont poussé dans cette voie sanglante !... Non, les hommes comme moi ne reculent pas, une fois qu'ils y sont entrés. Ce soir, ton mariage avec Franville sera rompu. Le comte de Lansac ne voudra plus du gendre dont la grande fortune l'avait séduit... Que dis-je ? Franville lui-même s'empressera de renoncer à toi. Mes dispositions sont bien prises. Comme autrefois, je suis seul dans ma confiance : pour être sûr de l'impunité, la première condition est de n'avoir pas de complices. (*Apercevant Hubert.*) Ah ! voici cette espèce de paysan qui ne m'a pas quitté des yeux hier au soir. Quelle peut être sa pensée ?... Interrogeons-le.

SCÈNE IX.

RAYMOND, HUBERT.

HUBERT, *à part, sans voir Raymond.*

Espérez dans la justice d'en haut, a dit le missionnaire, et je me sens un peu plus de force dans le cœur. Être réduit à se cacher comme un criminel, avoir peur de tout, trembler que le premier venu ne me reconnaisse, voilà ma vie!... je ne rencontre pas une figure nouvelle sans frissonner des pieds à la tête; et pourtant, Dieu sait si ma conscience est tranquille!... (*Apercevant Raymond.*) N'est-ce pas cet ami de monsieur Franville, qui m'examinait hier avec tant d'attention? Si c'était quelque magistrat, et qu'il eût quelqueloup sur mon compte!... Il faut que je le sache.

RAYMOND. Bonjour, monsieur Hubert.

HUBERT. Tiens! vous savez mon nom?

RAYMOND. Vous êtes assez connu dans le pays pour que tout le monde ait pu me le dire. C'est un beau pays que le vôtre!

HUBERT. Fort beau.

RAYMOND. L'avez-vous jamais quitté?

HUBERT, *à part.* Où veut-il en venir?RAYMOND, *à part.* Il hésite à répondre.

HUBERT. Pourquoi cette question, monsieur?

RAYMOND. C'est qu'il me semblait vous avoir rencontré ailleurs.

HUBERT, *à part.* Il me reconnaît, c'est sûr.

RAYMOND, *à part.* Cet homme aurait-il quelques indices?... (*Haut.*) Vous ne répondez pas?

HUBERT, *à part.* Ferme! du courage!... (*Haut.*) Je suis né dans les Pyrénées, monsieur, et je n'en suis jamais sorti. (*À part.*) Au fait, je ne meus pas.

RAYMOND, *à part.* Allons, mes ridicules frayeurs n'étaient pas fondées.

HUBERT. On ne peut pas en dire autant de vous, car vous arrivez de Paris.

RAYMOND. Moi, j'y retourne. J'arrive de la Havanne, par l'Andalousie, la Castille et l'Aragon.

HUBERT, *à part.* Ce n'est pas un juge.

RAYMOND. Le hasard m'a conduit ici pour être témoin du mariage de mon ami Franville.

HUBERT. Avec une belle et digne demoiselle, monsieur: heureux le mari d'une pareille femme!

RAYMOND. Vous avez raison. Il m'a suffi de la voir un moment pour comprendre tout ce qu'elle doit apporter de bonheur à celui qui la possédera... (*À part.*) Décidément, je me trompais; mais cet homme me déplaît.

HUBERT. Je m'effrayais sans raison; mais cette figure ne me revient pas.

On entend des cris de joie au dehors.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MAMOURETTE, MÉDARD.

Médard entre à droite; Mamourette sort du psvillon. Ils sont endimanchés.

MÉDARD. Voilà M. le comte et M. Franville!

RAYMOND. Qu'est-ce donc que cette foule qui arrive de tous côtés et qui pousse des cris de joie?

MÉDARD. Ce sont les amis de M. le comte, les ouvriers de la manufacture de M. Franville, et tous nos amis à nous, qui viennent pour la signature des deux contrats. Le bonheur des braves gens rend tout le monde heureux; aussi chacun est dans la jubilation.

MAMOURETTE, ouvrant la porte du pavillon. Mademoiselle, mademoiselle, venez vite; le notaire est là avec M. le comte et M. Franville.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE. Bonsoir, mon père; bonsoir, monsieur Franville.

LE COMTE, *à Amélie.* Mon enfant, remercie ton fiancé, il s'est conduit en homme qui veut assurer magnifiquement ton avenir. Malgré mes efforts, il s'est montré à ton égard dans les articles du contrat d'une générosité qui m'embarrasse: cinq cent mille francs de douaire!...

RAYMOND, *à part.* C'est là surtout ce qui vous touche, monsieur le comte.

AMÉLIE. M. Franville est allé déjà beaucoup trop loin dans les présents qu'il m'a envoyés par son ami, et je me proposais de lui en faire un reproche.

FRANVILLE. Ah! monsieur le comte! ah! mademoiselle, ne comparez pas le peu que je fais au bien si précieux que j'en retire; mes faibles dons auraient trop à souffrir du rapprochement des vôtres; le fruit de mes veilles n'appartient-il pas de droit à celle qui vient les charmer?

PATRAS. Chacun ici a eu sa part; tenez, voyez: une pistole de gratification par ouvrier, rien que ça!

MAMOURETTE. Et moi donc, six mille francs de dot, rien que ça!

PATRAS. Vrai? Faut que je me marie; qu'est-ce qui veut de moi?

CRU GÉNÉRAL. Vive M. Franville! vive M. le comte! vive mademoiselle Amélie!

LE COMTE. Mon beau-frère nous tient rigueur et n'assistera pas au contrat.

AMÉLIE. Je me charge de le ramener, mon père.

LE COMTE. J'y compte, Amélie; au reste, s'il nous manque un parent, nous trouvons un ami.

FRANVILLE, *prenant la main de Raymond.*
Un vieil ami!

LE NOTAIRE. Si les futurs veulent signer, les deux actes sont prêts dans le salon.

LE COMTE. Volontiers; tout le monde peut entrer, mes amis. *(Au moment où l'on se met en mouvement, on entend la ritournelle d'un chant lointain.)* Qu'est-ce donc?

MAMOURETTE. Ça nous annonce que les feux de la Saint-Jean vont s'allumer.

LE COMTE. Il faut les voir, nous signerons après.

Aux Béarnais.

CHOEUR.

Habitants de la Nive,
Du Gave et de l'Adour,
La Saint-Jean nous arrive
Demain avec le jour;
Selon notre coutume,
Et sans retard,

Qua l'horizon s'allume

De toutes parts.

Cet air se répète en second dessus; à la fin du morceau, les cloches tintent et les feux s'allument successivement.

PATIRAS. Voilà la montagne qui commence.

MÉDARD. Voilà les couteaux!

MAMOURETTE. Voilà la plaine!

Les cloches sonnent plus fort.

HUBERT. Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu!

TOUS. Qu'avez-vous?

HUBERT. Vous n'entendez pas? vous ne voyez pas? les cloches sonnent le tocsin: le feu est à la manufacture!...

MÉDARD. C'est vrai!... c'est vrai!... Regardez la toiture... Au secours!... au feu!...

FRANVILLE. Courons, mes amis; nous pouvons encore nous en rendre maîtres...

MÉDARD. Je vais prévenir la garnison!

PATIRAS. Moi, les pompiers!

FRANVILLE. Amélie, au moment où je touchais au bonheur!...

RAYMOND, *à part.* C'est moi qui vais le saisir...

On se précipite vers la plaine. Le Comte, soutenant sa fille, rentre dans l'hôtel.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la plaine du Gave. A gauche, les débris fumants de la manufacture. A droite, un modeste pavillon. Au fond, sur la hauteur, une vue du château de Pau.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDARD, PATIRAS, MAMOURETTE,
MADELEINE, OUVRIERS, PAYSANS.

Ils sont en manches retroussées comme des gens qui ont travaillé à éteindre un incendie.

PATIRAS. En voilà un malheur! Et dire que ça tombe sur la crème des hommes! Il n'y a donc pas de justice, nom d'un nom!...

MÉDARD. Tout y a passé: le bâtiment, les métiers, les marchandises, la maison d'habitation, et jusqu'à la caisse...

MAMOURETTE, *désignant le pavillon.* Sans ce petit endroit où se tenait le contre-maître, M. Franville, qui était millionnaire hier, n'aurait pas en ce matin un petit coin pour se mettre à l'abri.

PATIRAS. Ouf!... je suis fourbu... C'est agréable! avec ça que l'ordre public me réclame et que je commande une patrouille de bizets la nuit prochaine.

MADELEINE. Dit-on enfin comment la chose est arrivée?

PATIRAS. Ce sont ces maudits feux de la Saint-Jean. Quelque flamme s'en aura pénétré jusqu'à l'atelier des cardeurs.

UN OUVRIER. Laisse donc! puisque j'étais de garde à la filature, je sais bien comment ça est venu. Il y a là-dessous quelque ma-

chination, quelque jalousie; le feu a éclaté dans les quatre étages et dans le grenier à la fois.

MÉDARD. Moi, je soutiens que c'est Hubert le sorcier qui est cause du malheur et qui a jeté un sort sur M. Franville.

MAMOURETTE. Médard, tu n'es pas juste et tu lui en veux je ne sais pourquoi, à cet homme. Si tout le monde avait travaillé comme lui, le malheur ne serait peut-être pas si grand. N'a-t-il pas fallu le retirer du beau milieu des décombres, où il avait seul osé se risquer pour sauver la caisse? Il aurait donc jeté un sort sur lui-même, ce pauvre Hubert, puisqu'on ne croit pas qu'il en réchappe, tant il est brûlé par tout le corps?...

PATIRAS. Mamourette a raison; Hubert s'est crânement montré; il n'y a que M. Haymoud, l'ami de M. Franville, qui se soit donné autant de mal que lui.

MAMOURETTE. En paroles... oui; il était bon là pour le conseil; mais lorsqu'il fallait agir, bernique! il n'y avait plus personne...

MÉDARD. Tant il y a, mes amis, que M. Franville est ruiné de fond en comble, et qu'il se prépare à quitter le pays.

PATIRAS. Au moment de se marier, c'est triste!

MÉDARD. Certainement; c'est triste pour lui, pour nous, pour moi surtout, qui suis

forcé d'en revenir à mon idée d'avant-hier, et d'endosser l'uniforme.

PATIRAS. Tu vas partir?

MÉDARD. Oui, chez les Bédouins, en Afrique.

PATIRAS. En Afrique! il y fait diablement chaud.

MÉDARD. Je viens de m'acoutumer au feu.

MAMOURETTE. Pourvu que je puisse m'acoutumer à rester fille.

PATIRAS. Ah ça, mais dites-moi donc, les amis, pourquoi M. Franville veut-il s'en aller du pays?

MÉDARD. Parce qu'on n'accorderait pas une demoiselle noble qui n'a pas grand' chose à un jeune homme qui n'a plus rien.

PATIRAS. Est-ce que le baron de Ger, ce richard, ce Crésus qui n'a pas d'enfants, ne peut pas faire quelque chose pour sa nièce?

MÉDARD. Lui, ce grippe-sou, ce vieux reltre, qui ne rince jamais ses verres de peur de les user, tu comptes sur lui! N'a-t-il pas refusé de signer au contrat, parce que M. Franville n'avait pas un titre devant son nom?

PATIRAS. C'est ça qu'il lui faut? on lui en donnera des titres à ce voltigeur de royal pituite! J'ai envie de me faire appeler M. de Patiras, pour lui être agréable.

MÉDARD. Si le vieux baron ne veut rien faire, est-ce une raison pour que les braves gens ne fassent pas quelque chose? Cotisons-nous?

PATIRAS. Médard, tu as mon estime, j'adopte l'idée.

MAMOURETTE. Moi, je donne ma croix d'or du dimanche...

MADELAINE. Moi, cette bague...

UN OUVRIER. Moi, cinquante-six écus que j'avais amassés pour la dot de ma fille Mariolle.

MÉDARD. Moi, les six cents livres que va me rapporter mon engagement comme soldat.

PATIRAS. Moi, je n'ai rien que mes deux bras; je les offre pendant un an à quinze sols par jour au lieu de trente.

UN OUVRIER. Moi aussi...

TOUS. Moi aussi.

PATIRAS. C'est cela, mes enfants, à demi-solde, comme les vieux de la vieille!

MÉDARD. Maintenant, qu'un de nous se détache et aille faire cette proposition à M. Franville.

PATIRAS. Vas-y, toi, Médard; cela t'est dû, puisque c'est toi qui as eu l'idée...

MÉDARD. J'aimerais mieux que ce fût toi...

PATIRAS. Je veux bien... mais si ça allait l'humilier pourtant...

MAMOURETTE. Laisse donc! nous sommes d'honnêtes gens, des ouvriers laborieux... Ce qui part du cœur n'humilie jamais que ceux qui en manquent.

TOUS. Elle a raison!

SCÈNE II.

LES MÊMES, RAYMOND, FRANVILLE.

FRANVILLE. Oui, elle a raison: loin d'être humilié de vos offres, mes amis, j'en suis ému jusqu'aux larmes. Ce témoignage de votre dévouement est la plus douce consolation qui puisse m'être offerte, et j'y puiserai la force nécessaire pour supporter le coup terrible qui vient de me frapper. Permettez-moi, cependant, de ne point accepter vos généreux sacrifices: onéreux pour vous, ils ne seraient pour moi que d'un faible secours. C'est loin d'ici, loin de tous les souvenirs qui me charment et qui m'oppressent, que je puis me créer une existence nouvelle.

MÉDARD. C'est juste... Il est dur d'être l'obligé des autres dans un endroit où l'on a été le bienfaiteur de tout le monde.

MAMOURETTE. Et puis, comment travailler lorsqu'on reste si près de ce qu'on a perdu, et que le bonheur s'en est allé avec la fortune?

FRANVILLE. Tu ne comprends, Mamourette; vous me comprenez tous, j'en suis sûr, et vous ne chercherez plus à me retenir. J'avais heureusement sur moi quelques billets de banque, qui m'ont permis de faire honneur à tous mes engagements. Il en est un seul que je ne pouvais tenir. Le baron de Ger est mon créancier d'une somme de vingt mille francs, payables aujourd'hui même... L'argent était prêt: mais il a péri dans l'incendie avec le reste. Je me voyais donc dans la douloureuse nécessité de rester ici, de solliciter quelque place modeste, dont le traitement me permettrait de m'acquitter peu à peu envers le baron. Le dévouement de Raymond m'est venu en aide. Grâce à cet ami qui, consent à prolonger son séjour parmi vous, pour tirer de ces ruines le moins mauvais parti possible, et qui me sacrifie en restant les plus chers intérêts de son cœur; grâce à lui, dis-je, je puis m'éloigner sans retard. Allons, ne pleurez pas, mes amis, ne m'ôtez pas le peu de courage qui me reste. J'en ai besoin plus que vous ne pensez.

MÉDARD, essayant ses yeux. Ça ne m'était pas arrivé depuis la mort de ma défunte mère... bonne femme, va...

UN VIEUX OUVRIER, de même. Moi, depuis les adieux de l'autre dans la cour de Fontainebleau...

PATIRAS, de même. Moi, depuis le jour où j'ai été nommé caporal par la confiance de mes concitoyens.

MAMOURETTE, à Médard. Moi, depuis le départ de Guillaume; tu sais bien de celui que je devais épouser avant toi?

MÉDARD. C'est régaland pour moi, ce souvenir-là!

FRANVILLE. Médard ?

MÉDARD. Monsieur.

FRANVILLE, *en particulier*. Tu remettras cette lettre à M. le comte de Lansac, ton maître. Je ne veux pas m'éloigner sans le remercier des sentiments d'estime dont il m'a donné tant de preuves, et sans lui faire mes adieux. (*Haut.*) Vous, mes amis, je vous recommande ce pauvre Hubert, qui est là... (*indiquant le pavillon*) victime de son zèle, et dans un état presque désespéré.

PATIRAS. J'en aurai soin, foi de Patiras !

TOUS. Nous aussi.

FRANVILLE, *à Mamourette*. S'il se rétablit, tu lui donneras ce billet de cinq cents francs que je te confie ; c'est la moitié de ce qui me reste.

MAMOURETTE. Ah ! le brave homme !..

(*A part.*) Je voudrais l'embrasser.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON, *dans une grande agitation*. Monsieur Franville !... où est monsieur Franville ?..

FRANVILLE, *froidement*. Me voici, monsieur.

LE BARON. Dieu soit loué, je vous croyais en fuite !..

FRANVILLE. Monsieur le baron, les hommes qui me ressemblent partent au grand jour et ne se sauvent pas. Je sais ce qui vous amène...

LE BARON. Il est naturel que compromis dans le désastre...

FRANVILLE. Monsieur le baron de Ger s'empresse d'apporter à ma ruine un témoignage d'intérêt qu'il refusa hier à mon opulence. Rien de plus naturel, en effet ! c'est le caractère des grandes âmes, et la vôtre ne pouvait faillir à ce noble devoir.

LE BARON. Trêve d'ironie, monsieur, vous avez rectifié...

FRANVILLE. J'ai reçu de vous, sur vos instances et à cinq pour cent d'intérêt, une somme de vingt mille francs qui devait être remboursée aujourd'hui.

LE BARON. Et vous allez alléguer sans doute que, par suite de l'incendie...

FRANVILLE, *lui remettant un portefeuille*. Là voilà ?

LE BARON. Vous n'êtes donc pas ruiné ?

FRANVILLE. J'ai changé de débiteur. Celui qui vous succède ne me soupçonnera jamais d'une évasion clandestine. Il sait que ma parole est la meilleure des garanties...

RAYMOND. Oui, certes...

MÉDARD, *à Patiras*. Avait-il peur pour ses écus, le vieux ladre ?

PATIRAS, *indiquant la perruque du Baron*. La feuzaison ne sera pas bonne, son gazon est diminué de moitié.

FRANVILLE, *au Baron*. Ainsi, monsieur, vous êtes satisfait ?

LE BARON, *après avoir compté les billets*. Oui, la somme est complète ; rien n'y manque.

FRANVILLE. Et je puis prendre cougé de ces braves gens ?

LE BARON. Partez, monsieur ; je ne m'oppose plus à votre départ.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE. Mais je m'y oppose, moi.

FRANVILLE. Vous, monsieur le comte ?

RAYMOND, *à part*. Que veut-il dire ?

PATIRAS. En voilà une sévère !

MAMOURETTE, *à Médard*. Est-ce que M. Franville lui doit quelque chose aussi ?

LE COMTE. Je m'y oppose encore une fois, car un homme d'honneur avant de s'éloigner de ceux dont il sollicite l'estime, ne doit manquer à aucune de ses promesses.

FRANVILLE. Je les ai tenues toutes, monsieur le comte.

LE COMTE. Non, monsieur, car vous avez promis d'épouser ma fille, et je ne crois pas qu'elle soit encore votre femme.

FRANVILLE. Se peut-il ?

LE BARON. C'est du délire.

RAYMOND, *à part*. O rage !..

PATIRAS, *dénignant le Baron*. Le vieux grigou en fera une maladie, c'est sûr.

TOUS. Vive monsieur le comte !

PATIRAS. Vive la Charte !

LE BARON. Monsieur mon beau-frère, je comprendrais sans l'approuver que dans l'impatience de mettre en pratique ses théories philosophiques, le comte de Lansac donnât sa fille à un bourgeois millionnaire... Avec l'argent, on peut, jusqu'à un certain point, se passer de noblesse, ou s'en procurer une telle quelle... Mais quand ce bourgeois n'a plus rien, quand il a perdu tout ce qui faisait son mérite, quand il ne lui reste de tant de richesses que deux ou trois pans de murs noircis par le feu, et un monceau de ferrailles calcinées ; quand...

LE COMTE. Mon cher beau-frère, il reste à M. Franville ce qu'on ne perd jamais, et ce que tous les quartiers de noblesse ne donnent pas, une haute intelligence, l'activité qui supplée à la fortune et l'amour du travail, qui aide à la conquérir.

LE BARON. Oui, dans dix ans, dans vingt ans. Mais jusque-là, vous plaît-il de me dire ce que fera monsieur votre gendre ? Il végé-

tera et vous végétez avec lui... car, Dieu merci, vous vous êtes occupé de vos livres plus que de votre patrimoine, et vous n'avez à donner à votre fille qu'un nom, fort honoré sans doute, mais pas un sou de dot.

LE COMTE. Ma fille partage mes principes; elle sait que le travail est de noble race, et nous travaillerons, s'il le faut, l'un et l'autre avec monsieur Franville pour relever les débris de son industrie, et pour nous rendre utiles à nos concitoyens et à nous-mêmes.

LE BARON. Allons, vous êtes fou.

LE COMTE. Si c'est de la folie que de ne point changer de sentiments parce que M. Franville a changé de fortune, je suis heureux d'avoir perdu la raison.

LE BARON. En vérité, vous me la donnez belle avec votre M. Franville. Qu'il me permette de le lui dire, s'il avait le cœur aussi haut placé qu'il vous convient de le proclamer, est-ce qu'il accepterait vos propositions, et ne devrait-il pas se faire un scrupule honorable d'unir sa ruine presque complète à la fortune plus que modeste d'une noble famille?

FRANVILLE. Monsieur...

LE BARON. Monsieur, j'ai l'habitude de dire ce que je pense, et je soutiens qu'un homme délicat, dans la situation où vous êtes, ne devrait pas accepter...

FRANVILLE. On ne m'a jamais accusé de manquer de délicatesse, monsieur.

LE BARON. Vous n'en pourriez plus dire autant à l'avenir, monsieur.

FRANVILLE. Si vous n'étiez pas l'oncle de mademoiselle de Lansac...

LE BARON. Son oncle, je ne le suis plus, et je vais le lui prouver aujourd'hui même. Elle était ma seule héritière, je lui aurais tout laissé... les plus riches domaines du Béarn... elle n'aurait rien, je la déshérite... Je cours chez mon notaire... dès ce soir, j'aliène mes propriétés, je place tout à fonds perdu... Des étrangers en profiteront, tant pis! je préfère cent fois des étrangers, quels qu'ils soient, à d'indignes parents qui se mégalient et qui me déshonorent.

PATIRAS, *à part*. J'espère bien qu'il se cassera le cou en chemin.

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins le Baron.

FRANVILLE. La noblesse de votre conduite me pénètre de joie et de reconnaissance... mais après ce que je viens d'entendre, il ne m'est plus possible d'entrer dans votre famille, et je vous supplie de me laisser partir...

LE COMTE. Qu'est-ce à dire?...

PATIRAS. Ah! par exemple...

MÉDARD, *à Mamourrette*. Et notre mariage donc qui s'en irait avec lui!

FRANVILLE. Croyez-le bien, monsieur le comte, je regarde du haut de mon mépris les odieux soupçons d'indélicatesse et d'avidité dont on essaye de flétrir mon caractère. De pareilles accusations ne sauraient m'atteindre.

LE COMTE. Je le crois.

FRANVILLE. Mais dépouiller votre fille de l'immense héritage qui lui était réservé; sacrifier son avenir peut-être à l'égoïsme de mon amour et aux illusions de votre amitié! je ne le puis ni ne le dois... ce serait m'exposer à des remords, et vous peut-être à des regrets...

LE COMTE. On n'a regret qu'aux mauvaises actions, et votre résistance même est la preuve que je fais bien de vouloir aujourd'hui ce que je voulais hier.

FRANVILLE. Hier, j'apportais à mademoiselle de Lansac une opulence qui pouvait se passer des millions du baron; aujourd'hui...

LE COMTE. Aujourd'hui, vous lui apportez eu dot un nom sans tache et l'estime de tout un pays. Avec de pareils biens, on peut se passer des autres ou les attendre.

RAYMOND, *à part*. Est-ce qu'il va céder?

FRANVILLE. Par grâce, ne faites pas violence à des sentiments exagérés peut-être, mais que l'honneur me fait un devoir d'écouter.

LE COMTE. Prenez garde que cet honneur ne soit interprété autrement par la calomnie...

FRANVILLE. Je ne vous comprends pas...

LE COMTE. Vous venez d'entendre mon beau-frère, il m'a hautement reproché la modicité de ma fortune... si vous persistez dans vos refus, les malintentionnés pourront croire...

FRANVILLE. Ah! monsieur le comte...

LE COMTE. Qu'on aille chercher ma fille auprès du lit de ce pauvre Hubert... Je consens néanmoins à vous rendre votre parole si vous répétez devant Amélie ce que vous venez de me dire, et si vous déclarez hautement, en sa présence, que vous renoncez à sa main.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE. Y renoncez-vous, Franville?

FRANVILLE. Et le puis-je, après ce que je viens d'entendre?... le puis-je, surtout, quand c'est vous qui me le demandez?.... Non, Amélie, je suis à vous, à vous pour la vie!

TOUS. Vivat!

RAYMOND, *à part*. Ainsi, mon nouveau crime est inutile!

FRANVILLE. Je sens tout ce que je vous

dois, Amélie, et vous, mes amis retenez bien ces paroles : Les biens dont le baron du Ger veut déshériter sa nièce ne seront pas perdus pour elle, et je ne tarderai pas à les lui rendre...

PATIRAS. Je vais contremander votre place à la diligence, et chercher votre malle, n'est-ce pas ?

FRANVILLE. Oui, mon garçon, et tu te feras rendre en même temps, par le conducteur, les armes de voyage que je lui avais confiées.

LE COMTE. Comme je ne veux pas que mon cher beau-frère se figure que ses menaces peuvent m'arrêter un seul moment, je tiens à ce que le mariage se fasse ce soir même... Vous y consentez ?...

FRANVILLE. C'est dépasser mes espérances...

LE COMTE. A ce soir donc; je vous attends à dîner avec votre ami.

RAYMOND. Monsieur...

FRANVILLE. Nous serons exacts.

AMÉLIE. Mon père, est-ce que nous allons abandonner Hubert au milieu de ces ruines? qui prendra soin de lui ?

LE COMTE. Tu as raison, Amélie... On peut le transporter chez nous, dans le pavillon isolé qui est au bout de la terrasse.

L'OUVRIER à moustaches grises. C'est notre affaire, monsieur le comte; en le plaçant sur ce brancard, il ne se sentira pas bouger... Allons, aidez-nous, vous autres...

MÉDARD. Je crois, Mamourette, que ma campagne d'Afrique est terminée, et que les Bédouins peuvent dormir sur les deux oreilles.

MAMOURETTE. Pourvu que tu ne t'avisés pas d'en faire autant après notre mariage?

Les Paysans disposent un brancard. On les voit traverser le théâtre, transportant Hubert.

FRANVILLE. N'allez pas si vite, mes amis; point de secousses... Permettez-moi, Amélie, de vous donner le bras jusqu'à ce que vous soyez sortie de ces décombres.

Il sortent.

SCÈNE VII.

RAYMOND, seul.

J'étouffe d'indignation et de rage... tout me secondait à merveille... l'habileté avec laquelle j'avais préparé l'incendie pendant ma visite du matin... le mal que j'ai eu l'air de me donner pour l'éteindre... le service d'argent que je viens de rendre à Franville pour lui faciliter les moyens de partir d'ici... et voilà que toute cette combinaison, froidement calculée, et dont le résultat semblait infaillible, échoue devant la ridicule loyauté d'un vieillard... Heureusement qu'aucune parole ne m'échappe... Les biens dont le baron du Ger a déshérité sa nièce, ne seront pas perdus pour elle, et je ne tarderai pas à les lui rendre... Ces paroles, tu les as prononcées à haute voix, Franville; moi, je les ai recueillies, malgré mon trouble, et si le baron persiste dans la résolution qu'il a prise, elles te coûteront plus cher que tu ne crois... Ah! voici cet ouvrier qui revient avec le bagage de Franville; il ne faut pas qu'il me voie.

SCÈNE VIII.

RAYMOND, caché, PATIRAS, portant une petite malle, deux pistolets et un poignard.

PATIRAS. On ne dira pas, au moins, que M. Franville faisait banqueroute : son bagage n'est pas kour. (Regardant le poignard.) Est-ce gentil! est-ce effilé!... Et dire qu'il suffit d'un petit coup entre deux côtes pour... Les cheveux m'en dressent sur la tête.. Allons nous débarrasser de cela.

Il entre dans le pavillon et en sort un moment après

RAYMOND se précipite dans le pavillon, prend le poignard, et sort en le montrant au public. Allons, c'est ma dernière ressource. J'ai ce qu'il me faut.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une place publique. A gauche, l'étude du Notaire. A droite, l'échoppe de Patiras. Il fait nuit; cependant l'étude du Notaire est éclairée; Patiras travaille à la lueur d'une mauvaise lampe.

SCÈNE PREMIÈRE.

PATIRAS, seul, raccommode une vieille paire de souliers, il chante.

Ivrogne, vien-a-t'en l'au logis,
Voilà qu'il est déjà menuit,
T'es sorti d'puis l'matin;

Reentre bien vite, et viens euser ton vin,
Sans cela, j'y suis résolu
A t'y laisser coucher dans la rue.

Une horloge sonne trois-quarts.

Tiens, les trois quarts pour dix heures!
et ma ronde qui va commencer... En avant le briquet, la giberne et la clarinette de cinq

pieds... Mes guerriers ne doivent pas m'attendre. (*Il met son équipement par dessus son habit bourgeois, sur lequel sont attachés des galons de caporal, et se coiffe d'un vieux bonnet à poil.*) Avec cela qu'on guette, dit-on, les brûleurs de la fabrique... Dien de Dieu, si j'en pouvais tant seulement en empoigner la queue d'un, il ne risquerait rien, celui-là... Que d'affaires depuis trois jours! je devrais dire depuis trois nuits: Hier, travail nocturne, nécessité par le feu; aujourd'hui, promenade nocturne, nécessitée par la confiance des bizets de mon quartier; demain bal nocturne nécessité par le mariage de M. Franville avec mademoiselle de Lansac. Les maîtres dansent ce soir, les ouvriers danseront demain. On s'est inoqué de ce cancre de baron, qui veut dés hériter sa nièce, et on a bien fait! Ah ça, est-ce qu'il aura le cœur d'en venir là, ce vieux hibou? est-ce qu'il ne se trouvera pas au coin d'une rue quelque honnête escarpe, comme on les appelle à Paris, pour lui faire passer le goût du pain? Il se raviserà, j'en suis sûr. Il n'est pas possible qu'on prive une charmante demoiselle de ce qui lui revient de droit, parce qu'elle épouse un brave jeune homme qui n'est pas baron, c'est vrai, mais qui a assez de talent pour être marquis, s'il voulait l'être. (*La porte du Notaire s'ouvre, un clerc bossu paraît sur la porte.*) Voilà justement le maître clerc du notaire en face qui est sur la porte; il faut que je sache à quoi m'en tenir sur les intentions du baron. Prenons-le par la douceur.

SCÈNE II.

PATIRAS, UN CLERC.

PATIRAS. Dites donc, mauvais bossu, vous fermez votre boutique bien tard aujourd'hui?

LE CLERC. C'est que nous avons probablement des affaires à terminer, caporal l'empêche.

PATIRAS. Quelque testament? un bonnet particulier qui veut se mettre en règle avant de partir pour le royaume des puits artésiens?...

LE CLERC. Vous avez deviné, caporal; excepté pourtant qu'il s'agit d'un mariage et non pas d'un testament.

PATIRAS. Ah! d'un mariage. (*A part.*) Alors ce n'est pas le baron?

LE CLERC. Oui, du mariage de très-haut et très-puissant Hobereau-Narcisse-Hilarion-Chrysostôme, baron de Ger, Pibrac, Pontac, et autres lieux, avec très-haute et très-puissante dame Providence Melusine, fille majeure, demeurant en son hôtel des assurances, rue de Richelieu, à Paris.

PATIRAS, *à part*. Le vieux gueux a tenu parole.

LE CLERC. Il ne s'agit de rien moins que d'une misère de deux ou trois millions en biens fonds que le futur reconnaît à la future.

PATIRAS. Et le contrat se signe ce soir?

LE CLERC. A dix heures précises. On n'attend plus que le marié. Ça n'a pas l'air de vous amuser, caporal?

PATIRAS. Qu'est-ce que cela me fait?

LE CLERC. On sait votre faible pour M. Franville. La noce qui se prépare dans l'étude du patron ne fera pas rire M. de Lansac et son futur gendre...

PATIRAS. Parce que...

LE CLERC. Parce que si M. Franville a compté sur la succession de l'oncle pour relever sa filature, il va y avoir du déchet dans son arithmétique.

PATIRAS. Et cela te fait rire, toi?

LE CLERC. Tieu, pourquoi donc pas? On m'appelle Rigaudin, Mayeux, Tire-bonchon, Torticolis, tout le monde se rit de moi, je prends ma revanche, et je me ris de tout le monde.

PATIRAS. T'as donc le cœur fait comme le dos, crapaud.

LE CLERC. Le malheur des autres, c'est amusant, je n'ai pas d'autre plaisir que celui-là... aussi lorsqu'on m'apprit hier que le feu était à la manufacture...

PATIRAS. Est-ce que ça te réjouit par hasard?

LE CLERC. J'allais me gêner peut-être! le plus beau spectacle que j'aie jamais vu!... un bouquet de la Saint-Jean magnifique.

PATIRAS. Mauvais gratte-papier! j'ai comme une envie de t'aplatir contre le mur et de faire passer ta bosse du côté du ventre.

LE CLERC. Ouiche!... et les assises donc! je connais mon code.

PATIRAS. Moi, je connais l'ordonnance de M. le maire contre les chiens hargneux et enragés. Par ainsi, trouve-toi ce soir après dix heures sur le chemin de ma bayonnette, et on pourra te servir demain tout embroché sur la table de ton patron en guise de cochon de lait.

LE CLERC. On s'y trouvera, caporal.

Dix heures sonnent.

PATIRAS. Voici l'heure de ma patrouille; adieu, moitié de polichuelle! prends garde de perdre ce que tu as de trop par derrière, tu deviendrais trop dangereux pour le sexe!

LE CLERC. Adieu, monsieur l'Echoppe! prenez garde d'user votre bandoulière, elle ne pourrait plus vous servir de tire-pied!

PATIRAS, *à part*. Si je rencontre le baron dans quelque coin, je le mets au violon pour la nuit et je l'empêche de signer.

• LE CLERC, *rentrant*. Je reste en sentinelle derrière la porte et j'introduis le baron dès qu'il aura frappé.

Il ferme la porte.

SCÈNE III.

RAYMOND, *seul*.

Voici bien l'étude du notaire, et le baron ne peut tarder à venir. Tout semble seconder mes projets. Préoccupé pendant le dîner de je ne sais quel projet, Franville vient de se diriger du côté de sa manufacture; moi, profitant de la foule des invités, je me suis échappé secrètement par la porte du jardin, et cette place est si près de l'hôtel de Lansac qu'il me sera facile de rentrer avant qu'on se soit aperçu de mon absence. Qu'Amélie est belle avec son costume de mariée! Que ma passion s'en est accrue! En offrant publiquement à Franville la moitié de ma fortune pour relever les ruines de sa filature, j'ai dissipé les préventions qu'Amélie pouvait conserver contre moi depuis ma déclaration d'hier, et je me suis posé devant elle en héros de dévouement, en Pylade sentimental, ce qui ne peut manquer de tourner plus tard à mon avantage. Les choses marchent donc à merveille. Il ne faut plus que frapper le grand coup... Je suis prêt... Sera-ce enfin mon dernier crime?... On approche... est-ce le baron?... (*On entend une marche.*) Une patrouille... laissons-la passer...

Il se cache derrière l'échoppe.

SCÈNE IV.

RAYMOND, PATIRAS, *avec trois bisets*.

PATIRAS. Il y a encore de la lumière chez le notaire; le baron ne doit pas être arrivé; et j'ai encore quelque chance de lui mettre la main sur le collet... Bataillon, marche!

Ils sortent.

SCÈNE V.

RAYMOND, *seul*.

Ils sont déjà loin... Le baron se fait bien attendre... est-ce qu'il aurait changé d'avis? Le temps s'écoule, et j'ai peur que mon absence... J'avais songé d'abord à me défaire de Franville, mais la lettre que j'ai écrite au comte, ma déclaration récente à sa fille, auraient fourni contre moi de trop dangereux indices... Mon projet est mieux combiné...

il est impossible que mon rival ne soit pas victime de cette trame diabolique... Enfin voici celui que j'attends.

Il se tient à l'écart.

SCÈNE VI.

RAYMOND, LE BARON.

LE BARON. Ils dansent là-bas! Ils sont en fête!... Ah! M. le comte, ah! mademoiselle ma nièce, vous avez en hâte d'en finir pour me narguer! je vais vous prouver qu'on ne se moque pas impunément de moi. Encore une minute, et il ne vous restera de ma succession que le regret de l'avoir perdue! Entrons...

Au moment où il se dirige vers la maison du Notaire, Raymond se place entre la porte et lui et lui met la main sur la bouche.

LE BARON, *d'une voix étouffée*. Qui vive!... qui est là?... (*Raymond le frappe.*) Ah!...

Il tombe.

RAYMOND. J'ai bien visé au cœur... il est mort!... Maintenant imitons sa voix. (*Imitant la voix du Baron.*) A l'aide!... Grâce, Franville!... Pourquoi me tuez-vous, Franville?... (*Avec sa voix naturelle.*) Rentrons chez M. de Lansac.

Il se salue.

SCÈNE VII.

LE BARON, *mort*; LE CLERC, *sortant de l'étude*; PATIRAS, *accourant avec la garde*; LES VOISINS *sortent de leurs maisons*.

LE CLERC. On a poussé des cris!... Un homme mort!... Au secours!... à la garde!...

PATIRAS. Qu'est-ce?

LE CLERC. On vient de tuer un homme à notre porte... Regardez!...

PATIRAS. C'est le baron!...

UN VOISIN. Il a crié: Grâce, Franville!

PATIRAS. C'est impossible.

UN VOISIN. Je l'ai entendu.

PATIRAS. C'est impossible, vous dis-je!... monsieur Franville est auprès de sa fiancée.

LE CLERC, *ramassant un poignard*. Et ce poignard!...

UN VOISIN. Il pourra faire reconnaître l'assassin.

PATIRAS. Portez le cadavre au corps de garde.

LE CLERC, *aux voisins*. Et nous, allons faire nos dépositions chez le procureur du roi.

Ils sortent tous.

Deuxième Tableau.

La scène change, et le théâtre représente un salon chez M. de Lansac.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, MAMOURETTE.

Elles entrent par le fond, et sont en costume de mariées. Mamourette a la toilette de noce des paysannes béarnaises.

MAMOURETTE. Comment, mademoiselle, vous quittez le grand salon !...

AMÉLIE. Il est temps que je respire. Ne dirait-on pas que c'est quelque chose d'extraordinaire qu'une jeune mariée !... Tous les yeux s'attachent sur moi de manière à m'embarrasser.

MAMOURETTE. Dans ! c'est qu'on n'en voit pas souvent des mariées comme vous... Vous êtes si belle avec cette robe de dentelles, ce voile brodé, cette couronne de roses blanches, et ce bouquet de fleurs d'oranger !... On me regardait bien aussi un peu dans l'antichambre... Est-ce que vous me trouvez bien ?

AMÉLIE. Charmante, mon enfant.

MAMOURETTE. Quel dommage que ce bouquet ne soit de mise qu'un seul jour ! Si je n'avisais de le mettre encore demain, tout le monde, je gage, se moquerait de moi... Oh ! ne riez pas... on se moquerait aussi de vous !

AMÉLIE. Comme si ce n'était pas assez que d'être dévisagée par tout le monde !... Le procureur du roi de voulait-il pas me faire assister demain à je ne sais quel procès criminel dans lequel il doit porter la parole !... (*Prenant un ton solennel.*) Mademoiselle, l'intérêt sera vif : l'affaire nous est renvoyée par arrêt de la Cour suprême. Un homme du monde, d'une éducation distinguée, qui, pour s'emparer d'une somme d'argent, s'est rendu coupable d'un odieux assassinat... La jolie distraction pour une mariée de la veille !

MAMOURETTE. On parle beaucoup en ville de ce procès-là.

AMÉLIE. Je suis sûre que le procureur du roi m'en parlerait encore si on n'était pas venu le chercher bien vite, à propos d'un événement qui vient d'arriver et qui l'a forcé de sortir.

MAMOURETTE. Un événement ! Je devine ce que c'est. Gageons qu'on est sur la trace de quelque chose relativement à l'incendie ?

AMÉLIE. Cela se peut bien, et c'est ce qui m'explique pourquoi Franville est sorti après le dîner.

MAMOURETTE. Il est sorti pour cela ou pour

autre chose. Moi je crois qu'il aura voulu s'assurer par lui-même de l'état d'Hubert depuis qu'on l'a transporté dans le pavillon de la terrasse... On n'a pas un meilleur cœur que monsieur Franville.

AMÉLIE. Va, je le sais encore mieux que toi !

MAMOURETTE. Savez-vous qu'il m'avait donné cinq francs pour Hubert au moment où il comptait partir ? Du moment qu'il a dû rester, j'ai voulu les lui rendre, parce qu'Hubert, certainement, ne manquera de rien. Non, m'a-t-il dit, garde cet argent pour toi ; voici même de quoi compléter la dot que je j'avais promise. Alors, il m'a remis, en beaux billets, cinq mille cinq cents francs, qu'il a empruntés pour cela à son ami monsieur Raymond.

AMÉLIE, *à part*. Toujours aussi généreux ! MAMOURETTE. A propos de monsieur Raymond, c'est celui-là qui vous regarde aussi avec de fameux yeux ! Il me ferait peur, vrai, si vous ne m'aviez pas dit qu'il a voulu prêter la moitié de sa fortune à monsieur Franville pour reconstruire sa manufacture.

AMÉLIE. Le nom de Franville et le crédit de mon père ne permettaient pas d'accepter ces offres ; mais elles n'en sont pas moins utiles et désintéressées. Personne ne peut les apprécier mieux que moi.

MAMOURETTE. Voici justement monsieur Raymond. Quand on parle du loup...

SCÈNE II.

LES MÊMES, RAYMOND.

RAYMOND, *se croyant seul*. On ne m'a pas vu entrer plus qu'on ne m'avait vu sortir, et j'ai tellement l'habitude de frapper avec discrétion, que mes gants n'ont pas reçu la moindre éclaboussure. Ma toilette est aussi soignée que si je n'avais pas quitté le salon. Je puis donc me produire sans crainte.

AMÉLIE. Monsieur ne m'a pas aperçue, je crois.

RAYMOND. Ah ! mademoiselle, pardon ; je vous croyais dans le grand salon, où tant d'hommages vous entourent. N'allez pas oublier, je vous prie, que vous m'avez fait l'honneur de me promettre la première contredanse pour le bal qui doit suivre la signature de l'acte civil.

AMÉLIE. J'ai de la mémoire, monsieur, et je n'oublie rien de ce que je promets.

RAYMOND, *à Mamourette*. Mon enfant,

j'espère qu'en faveur de la circonstance, et en souvenir de mon passage dans le Béarn, vous accepterez cette modeste épingle. Mademoiselle de Lansac me permet de vous l'offrir.

MAMOURETTE, *saisissant l'épingle*. Oui, oui, elle vous le permet; n'est-ce pas, mademoiselle?

RAYMOND, *à part*. Encore un partisan que je me fais.

MAMOURETTE. Dieu, que ça brille! Est-ce que ce sont des diamants?

RAYMOND. Des roses, qui ont moins d'éclat que vous.

AMÉLIE. Savez-vous si monsieur Franville est rentré?

RAYMOND. Je viens de l'apercevoir dans la galerie. Il faut qu'un motif bien important l'ait forcé de sortir pour qu'il se soit décidé à vous quitter un seul moment dans un pareil jour.

AMÉLIE. Je crois le savoir, monsieur.

RAYMOND. Moi je l'ignore... (*à part*) mais cette absence lui coûtera cher.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE COMTE, FRANVILLE, MÉDARD, INVITÉS.

LE COMTE. Tout le monde est enfin réuni. Amélie, l'acte de mariage est prêt. Monsieur le maire nous attend dans le premier salon.

FRANVILLE. Ne permettez-vous pas qu'avant la signature vos ouvriers viennent offrir leurs vœux à ma belle fiancée? Ils m'ont demandé l'autorisation de se présenter à elle avec le costume de leur vallée, et je n'ai pas cru pouvoir leur refuser ce plaisir.

LE COMTE. Vous avez bien fait. Qu'ils entrent.

Médard sort.

FRANVILLE, *à Raymond*. J'ai besoin, mon ami, de te restituer une petite somme, dont je ne croyais pas qu'il me serait possible de m'acquitter si tôt. Voici les vingt-six mille francs que tu as eu l'obligeance de me prêter.

RAYMOND. Mon ami, cet empressement... (*à part*) D'où les a-t-il tirés?

LE COMTE. D'où vient ce retour de fortune?

FRANVILLE. D'un simple retour de mémoire. J'ai cru me souvenir tout à coup (et il n'est pas surprenant que je n'y aie pas songé plus tôt, dans le trouble où m'ont jeté tant d'événements arrivés depuis hier), j'ai cru me souvenir, dis-je, qu'une centaine de mille francs, destinés à des achats considérables, et que je croyais perdus avec le reste, avaient été placés par moi, il y a trois jours, dans un des casiers secrets de la caisse du contre-maître. Aussi, dès qu'on a été sorti de table,

me suis-je hâté d'aller à la fabrique, sans rien dire, pour ne pas vous donner de fausses espérances. Jugez de ma joie: je ne m'étais pas trompé!... et il ne me reste plus qu'à remercier un ami.

RAYMOND, *à part*. Heureuse circonstance, et qui va donner, j'espère, à l'accusation une apparence de plus.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MÉDARD, LES INVITÉS, puis LE PRÉSIDENT.

MÉDARD. Voici notre monde. La vallée d'Ossau d'abord. (*Les payans et les paysannes de la vallée d'Ossau entrent et donnent des bouquets à Amélie.*) La vallée de Campan! (*Même entrée, même cérémonie.*) Les Basques du Labour! les Basques du pays de Soule!

Ici le Président entre avec les Gendarmes.

LE COMTE. Qu'est-ce cela? La force armée chez moi?

LE PRÉSIDENT. Oui, monsieur le comte. Vous me voyez désolé de porter le trouble dans une fête à laquelle je prenais part moi-même il n'y a qu'un instant; mais tout doit fléchir devant la rigueur du devoir, et je viens placer sous la main de la justice l'assassin du baron de Ger.

TOUS. Ciel!...

LE COMTE. Mon beau-frère!...

AMÉLIE. Mon oncle a été assassiné, monsieur?...

LE MAGISTRAT. Il y a un quart d'heure à peine, à la porte de son notaire; et les indices les moins équivoques me permettent pas de douter que le meurtrier ne soit dans ce salon.

LE COMTE. Chez moi, monsieur!...

FRANVILLE. C'est impossible: qui donc peut-on accuser?

LE MAGISTRAT. Vous.

FRANVILLE. Moi?...

LE MAGISTRAT. Vous-même, monsieur Franville; au nom de la loi, je vous ordonne de me suivre.

FRANVILLE. C'est une erreur ou une infamie!... Messieurs, monsieur le comte, Amélie, il me suffira de quelques mots pour dissiper ces indignes soupçons; soyez calmes et fermes comme je le suis... Marchons, monsieur.

AMÉLIE. Je me meurs...

RAYMOND, *à part*. Je triomphe.

MAMOURETTE, *à Médard*. Ah! mon pauvre Médard! c'est fini... Tu ne risques rien d'aller retrouver le capitaine...

Franville sort avec les Gendarmes; Amélie sort soutenue par son père. Stupéfaction générale.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente la salle des Pas-Perdus d'une cour d'assises. Au fond, la salle d'audience. A gauche, celle des jurés. A droite, la porte d'entrée du public.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉDARD, MAMOURETTE, PATIRAS, PIERROT, MADELEINE, OUVRIERS, PEUPLE.

Médard est en bonnet de police, pantalon garancé et veste de conserit.

MAMOURETTE. Te voilà donc soldat, mon pauvre Médard ?

MÉDARD. Il a bien fallu ; qui sait maintenant quand mademoiselle Amélie se mariera ? Ce qui lui est arrivé, il y a un mois, ne doit pas la mettre en goût de recommencer.

PATIRAS. Il est sûr que c'est à perdre le peu de raison qu'on a...

MÉDARD. Quel scélérat que cet honnête M. Franville ! Savez-vous que si la justice, qui est assemblée là (*il désigne la porte du fond*), n'y met bon ordre, le moyen sera bon pour se procurer deux ou trois millions à peu de frais ? Un coup de couteau dans le cœur et le tour est fait.

PIERROT. Je ne m'étonne plus que le jour de l'assassinat, il ne se soit pas soucié d'accepter les offres de M. Raymond, son ami, qui voulait lui prêter la moitié de sa fortune ; il savait le moyen, le soir, de se procurer quelque chose de mieux.

MÉDARD. C'est sûr qu'il le savait.

MAMOURETTE. Médard, fais-moi le plaisir de te taire ; je n'aime pas à t'entendre parler comme ça d'un homme qui a fait tant de bien à tout le monde, et qui nous donna six mille francs pour nous marier.

MÉDARD. Je les lui ai rendus ses six mille francs. Qui me dit qu'il n'avait pas gagné sa première fortune comme il voulait gagner la seconde ?

PATIRAS. C'est affreux ce que tu dis là ! N'est-ce pas assez de ce que tu crois savoir, sans faire des suppositions sur ce que tu ne sais pas ?

MAMOURETTE. Comme dit le proverbe : Quand le lion est malade, l'âne lui donne des coups de pieds.

MÉDARD. Qu'entends-tu par là ?

MAMOURETTE. J'entends... j'entends que ce n'est pas toi qui est le lion.

MÉDARD. M. Franville n'a que ce qu'il mérite.

PATIRAS. Ce qu'il mérite ? Attends au moins que les jurés aient prononcé.

MÉDARD. Ils ne tarderont pas ; car voilà plus d'un quart d'heure qu'ils sont entrés dans leur salle.

UN OUVRIER. Il y a contre M. Franville vingt preuves pour une.

TOUS. C'est vrai...

MÉDARD. Je ne le leur fais pas dire.

PATIRAS. Eh bien ! malgré toutes ces preuves, je soutiens, moi, que M. Franville ne peut être coupable. On n'est pas tranquille comme il l'est quand on a un crime pareil sur la conscience. On ne lève pas la main au ciel, comme il fait, en disant : Je suis innocent, quand cette main est toute rouge du sang d'un homme.

MAMOURETTE. Touche là, Patiras, je suis de ton avis.

MÉDARD. Laisse donc, tout ça c'est des phrases. D'abord, le poignard qu'on a trouvé à côté du cadavre appartenait à M. Franville. Patiras l'a reconnu lui-même.

PATIRAS. Oui, je l'ai reconnu pour celui que m'avait rendu le conducteur de la diligence lorsque j'allai rechercher les effets du patron qui ne devait plus partir ; mais quelque autre que lui ne pourrait-il pas s'en être servi ?

MÉDARD. Ce quelqu'un-là doit alors lui ressembler furieusement, puisque le baron se mit à crier : Grâce, Franville ! ne me tuez pas, Franville !...

PATIRAS. Pendant la nuit, le baron a pu se tromper.

MÉDARD. Oui, mais il faudrait pour cela que l'accusé n'ait pas eu intérêt à tuer le baron, pour l'empêcher de déshériter sa future. Il faudrait que nous n'eussions pas tous entendu ce qu'il dit à M. le comte, en nous prenant pour témoins : « Les biens dont le baron de Ger veut déshériter sa nièce ne seront pas perdus pour elle, et je ne tuerai pas à les lui rendre. »

L'OUVRIER. Nous étions tous là quand il l'a dit ?

MÉDARD. M. le comte et M. Raymond, qui est bien l'ami de M. Franville, ont été forcés d'en convenir devant la justice. Enfin, où était-il pendant l'assassinat ?

PATIRAS. Dans le pavillon du contre-maître, pour chercher l'argent qu'il avait mis dans un casier.

MAMOURETTE. Après du lit d'Hubert, qui par malheur n'a pas pu retrouver la parole depuis l'accident.

MÉDARD. Personne ne l'a vu du côté de la manufacture, et l'argent qu'il a rapporté, il l'aura probablement pris sur le baron après l'avoir tué. Quant à l'histoire d'Hubert, c'est une frime, un vieux fil... connu, mes

enfants, comme !... Hubert ne peut pas parler, donc il faut qu'on l'interroge...

MAMOURETTE. Tu ferais bien de partir, car je te déteste.

MÉDARD. Et moi, je suis heureux de m'en aller, car, vois-tu, je ne crois plus à la vertu de personne...

MAMOURETTE. Pas même à la mienne ?

MÉDARD. Ma foi...

MAMOURETTE, lui donnant un soufflet. Attrape !...

PATIRAS. C'est bien fait ! mais ce qui est mal à vous, mes amis, c'est de croire qu'un homme que nous avons tous aimé, chéri, respecté, soit devenu tout à coup le dernier des misérables... Est-ce que vous n'avez pas entendu son avocat ?... Dieu de Dieu ! comme il a parlé !... la belle voix, les beaux gestes, les belles paroles !... l'une n'attendait pas l'autre, c'était un feu roulant, comme à l'exercice...

MAMOURETTE. Je n'y ai rien compris, mais c'est égal, je pleurais comme une Madeleine. Messieurs les jurés... l'honneur... la probité... le... je crois que j'en pleure encore rien que d'y penser.

PATIRAS. Il n'y a qu'un innocent qui puisse vous donner assez de salive pour parler pendant six heures sans se gargariser une seule fois.

MÉDARD. A ce compte, l'autre, le procureur du roi a eu encore plus raison que l'avocat, puisqu'il s'en est donné pendant six heures et demie sans débrider, et qu'il avait envie de se remettre en route.

MAMOURETTE. Chut ! monsieur Franville sort de la salle d'audience, et vient de ce côté.

PATIRAS. M. le Comte, M. Raymond et l'avocat sont avec lui... (*A Médard.*) Ne va pas l'aviser de lui manquer de respect, au moins...

MÉDARD. Oh ! pour ça, sois tranquille : je puis dire mon avis entre nous, mais je sais ce qu'on doit à un coupable, même quand il est... criminel.

SCÈNE II.

LES MEMES, FRANVILLE, LE COMTE, RAYMOND, GENDARMES, au fond.

Les Ouvriers se découvrent avec plus ou moins d'empressement.

FRANVILLE, à son avocat. Votre éloquence a été celle d'un homme convaincu, monsieur, et je vous en remercie... mais les efforts que vous venez de tenter pour faire passer votre conviction dans l'esprit de mes juges seront inutiles. Lorsque la fatalité s'attache à un homme, elle crée contre lui des apparences devant lesquelles il doit succomber... (*Au Comte.*) Monsieur le comte, je ne puis que

répéter ici ce que je n'ai cessé de dire : Je suis innocent...

LE COMTE. Je le crois.

FRANVILLE. Vous le croyez !... ah ! monsieur le comte, cette conviction d'un philosophe et d'un homme de bien protégera ma mémoire contre l'injuste arrêt qui la menace.

MAMOURETTE, à Médard. Entends-tu, Médard ? monsieur le comte croit à son innocence.

MÉDARD, à Mamourette. Monsieur le comte a ses idées ; moi, j'ai les miennes.

FRANVILLE. Veuillez dire à mademoiselle de Lansac qu'elle n'avait pas mal placé son affection et son estime... Un jour... trop tard, je le crains... mon nom, flétri par une erreur judiciaire, reviendra pur et respecté. Si Hubert avait pu comparaître devant la cour, sa déposition, en prouvant que j'étais auprès de lui au moment du crime, aurait pu détruire le faisceau de preuves qu'un déplorable hasard a réunies contre moi. Mais le mutisme et l'égarement d'esprit de ce témoin complètent ma ruine... C'est une fatalité de plus, et je dois m'y résigner.

LE COMTE. N'a-t-on aucun espoir ?

FRANVILLE. Aucun... Dans quelques minutes, d'ailleurs, il sera trop tard. La sonnette des jurés va bientôt se faire entendre... (*A Raymond.*) Raymond, j'ai besoin de m'entretenir un moment avec toi. (*Au Comte et à l'Avocat.*) Daignez permettre, messieurs... (*Tout le monde se retire au fond de la scène.*) Je te croyais mon ami, Raymond...

RAYMOND, troublé. Est-ce que tu doutes ?

FRANVILLE. Oui, regarde-moi en face !

RAYMOND. Je... ne... te comprends pas.

FRANVILLE. Un ami véritable prévoit les événements et n'hésite pas à leur donner au démenti... l'as-tu fait ?

RAYMOND. Que veux-tu dire ?

FRANVILLE. Dans quelques minutes les jurés vont prononcer leur verdict... Ce verdict, tu le devines.

RAYMOND. Je t'assure...

FRANVILLE. Tu le devines !... Es-tu d'avis que j'en attende l'infamante issue, ou m'apportes-tu les moyens de m'y soustraire ?

RAYMOND. Tu t'alarmes à tort... les jurés...

FRANVILLE. Me condamneront et doivent me condamner... Ne cherche pas à m'inspirer une confiance que tu n'as pas toi-même. Je vais mourir victime d'un ennemi secret et d'une machination odieuse, mais je vais mourir. Que ton amitié, du moins, si elle ne peut pas me préserver de la mort, m'en épargne l'ignominie. Tu me comprends maintenant...

RAYMOND, *de plus en plus troublé*. Franville!...

FRANVILLE. Ce soir du poison ou un poignard, j'y puis compter, n'est-ce pas? Mon avocat et M. de Lansac se chargent de poursuivre ma réhabilitation, et de rendre l'honneur à ma mémoire; tu les seconderas, n'est-ce pas?... Enfin, il est un dernier service que j'attends de toi... (*Montrant sa décoration.*) Ce ruban qui me fut donné naguère pour prix d'un infatigable dévouement aux saints intérêts de la classe pauvre et laborieuse, je ne veux pas qu'une main sacrilège me l'arrache. (*Il le détache vivement, le donne à Raymond.*) Le voilà! c'est mon dernier souvenir pour Amélie... tu te charges de le lui remettre, n'est-ce pas? (*On entend la sonnette qui annonce la rentrée des jurés.*) Allons!... du courage! Pourquoi trembles-tu?... Je ne tremble pas, moi.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT, LES JURÉS.

LE PRÉSIDENT. Gendarmes, vous introduirez l'accusé plus tard. Messieurs les jurés, la cour attend votre verdict.

Au moment où les Jurés vont se mettre en marche, un cri se fait entendre.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, AMÉLIE, puis HUBERT.

AMÉLIE. Arrêtez! arrêtez! ne prononcez pas l'arrêt! Hubert est là! Hubert a retrouvé la parole et la raison.

Marques de satisfaction générales.

TOUS. Dieu!

RAYMOND, *à part*. Que va-t-il dire?

HUBERT, *entrant*. Que me vent-on? qui me demande?

FRANVILLE. Hubert, me reconnaissez-vous?

HUBERT. Monsieur Franville, monsieur le comte, mademoiselle Amélie, Mamourette, oui, je vous reconnais, je vous reconnais tous.

FRANVILLE, *au Président*. Monsieur le président, me permettez-vous d'interroger cet homme?

LE PRÉSIDENT. Je vous y autorise...

FRANVILLE. Hubert, vous souvenez-vous de l'incendie de la filature?

HUBERT. Si je m'en souviens! que trop!

FRANVILLE. Vous souvenez-vous qu'on vous transporta sur une civière, dans le pavillon de l'hôtel de M. de Lansac?

HUBERT. Oui, le mouvement... le grand air... je m'en souviens...

FRANVILLE. Vous souvenez-vous que dans la soirée, je vins m'asseoir auprès de votre lit et vous serrer la main?

HUBERT. Auprès de mon lit... le soir... Non, je ne m'en souviens pas.

Mouvement général.

FRANVILLE. Vous m'appelâtes par mon nom cependant... vous me fîtes remarquer que dix heures sonnaient à la pendule du pavillon...

HUBERT. Dix heures... la pendule... non, je ne m'en souviens pas...

Nouveau mouvement.

AMÉLIE. Cherchez bien, Hubert... de votre réponse dépend la vie ou la mort d'un innocent...

HUBERT. Mademoiselle, j'ai beau chercher, j'ai beau interroger ma mémoire, je ne m'en souviens pas.

Vive agitation.

FRANVILLE. Ma dernière branche de salut vient de se briser... Messieurs les jurés, je ne vous retiens plus.

RAYMOND, *à part*. Je respire...

AMÉLIE. Un moment, un moment encore! Hubert, répondez, Hubert! croyez-vous M. Franville capable d'un assassinat?

HUBERT. Jamais!... et je me connais en hommes... jamais!...

AMÉLIE. Eh bien, Hubert, à dix heures du soir, le lendemain de l'incendie, à l'heure où M. Franville soutient qu'il était auprès de vous, on assassinait d'un coup de poignard dans le cœur le baron de Ger, mon oncle, qui s'écriait : Grâce, Franville! pourquoi me tuez-vous, Franville?...

HUBERT. Que dites-vous? M. le baron est assassiné?...

AMÉLIE. Oui.

HUBERT. D'un coup de poignard dans le cœur?

AMÉLIE. Oui.

HUBERT. Pendant la nuit?

AMÉLIE. Oui.

HUBERT. Et il a crié : Grâce, Franville! Pourquoi me tuez-vous, Franville?...

AMÉLIE. Oui.

HUBERT, *hors de lui*. Mais est-ce bien lui qui a crié cela?

TOUS. Que dit-il?

RAYMOND, *à part*. Quelle est la pensée de cet homme?

HUBERT. O mon Dieu! mon Dieu! le jour de ta justice va-t-il enfin se lever? Gageons que le poignard a été trouvé à côté du cadavre?

AMÉLIE. Oui.

HUBERT. Gageons encore que dans la journée M. le baron s'était disputé avec M. Franville?

AMÉLIE. Oui.

HUBERT. C'est cela! toujours cela!

FRANVILLE. Comment pouvez-vous deviner?...

LE COMTE. En effet...

MÉDARD. Ne savez-vous pas qu'il est sorcier, monsieur le comte ?

HUBERT. Sorcier ; qu'est-ce qui dit que je suis sorcier ? Oui, je le suis... qu'on ferme toutes les portes... qu'on empêche tout le monde de sortir... Si le coupable est ici, je me charge de le trouver.

LE PRÉSIDENT. Qu'on ne laisse sortir personne. Maintenant, regardez chacun des assistants en face, et dites-vous....

HUBERT. Je n'ai pas besoin de voir la figure... Qui a tenu le poignard, c'est la main... que chacun pointe sa main droite.

LE PRÉSIDENT. Dans l'intérêt de la vérité... j'ordonne à tout le monde de se soumettre à cette épreuve.

HUBERT, *faisant face au public. Médard, Mamourette, Patiras, Franville arrivent successivement et lui présentent leur main droite ; à chaque fois Hubert dit : Ce n'est pas vous...*

Raymond, avec une ferme assurance, présente sa main ; Hubert la regarde attentivement.

LE PRÉSIDENT. Eh bien, Hubert ?

HUBERT. M. de Franville n'est pas l'assassin du baron de Ger.

LE PRÉSIDENT. La preuve !

HUBERT. La preuve ! écoutez. Nous tenions, mon frère Julien et moi, l'auberge du Lion-d'Or, à Mont-Louis, en Cerdagne. Il y trois ans, c'était le jour de la Saint-Jean aussi, et j'étais comme M. Franville, sur le point de me marier. Il y a trois ans donc, une discussion assez vive s'éleva entre moi et Julien à l'occasion du partage de mille piastres dont nous venions d'hériter. Plusieurs habitants de la ville et quelques voyageurs logés en passant dans l'auberge furent témoins de notre dispute. Des paroles blessantes et même menaçantes furent dites de part et d'autre. Une heure après nous étions réconciliés, et nous n'y pensions plus ; mais il faut croire qu'un des témoins de la scène y pensait toujours, car le soir, vers dix heures, comme nous nous rendions chez notre notaire pour régler amicalement les choses, et que mon frère, qui portait l'argent dans un portefeuille, marchait à douze ou quinze pas devant moi, un homme s'élança brusquement sur lui, le frappa au cœur d'un coup de couteau, en criant : Grâce, Hubert ! de manière à faire croire que c'était moi qui commettais le crime. Hors de moi, j'accours, je ramasse l'arme qui avait été jetée à côté du cadavre, j'en frappe à mon tour l'assassin. Il pare le coup de la main droite, que je lui traverse. Par malheur, il avait eu le temps de s'emparer du portefeuille, et de se sauver malgré ses

blessures, à la faveur de l'obscurité. Que vous dirai-je ? les apparences, qui tout à l'heure accablaient M. Franville, m'accablèrent aussi. On m'accusa, on me jugea... et je fus condamné à mort : heureusement que, la veille du jour fixé pour l'exécution je parvins à m'évader ; et je me réfugiai dans cette partie des Pyrénées. Vous savez le reste. La Providence, que j'invoquais tous les jours, vient enfin d'exaucer ma prière : mon innocence sera reconnue, mon frère vengé, M. Franville justifié ; et je dénonce à la justice l'assassin du baron de Gers (*désignant Raymond*) et de Julien Castera, mon frère.

RAYMOND. Est-ce qu'il n'y a pas ici une maison de force pour les insensés ?

LE PRÉSIDENT. Prenez garde, Hubert ; une pareille accusation....

HUBERT. Oh ! je ne me trompe pas. Deux assassinats de la même manière, avec les mêmes détails, dans les mêmes circonstances, ne pouvaient avoir été commis que par le même homme, et je l'aurais reconnu seulement à cela, si sa main droite, qu'il vient de me montrer, ne contenait pas la marque irrécusable de son premier crime.

RAYMOND, *à part*. Je suis perdu !

HUBERT. Et tenez, le malheureux n'ose plus soutenir mes regards, depuis qu'il se voit confondu, car les assassins sont tous des lâches.

AMÉLIE, *à Franville*. O mon ami !

LE COMTE. Mon cher Franville !

LE PRÉSIDENT. Vous comprenez, monsieur, qu'après une pareille révélation, je ne puis m'empêcher....

RAYMOND. De me faire arrêter, n'est-ce pas ? Faites, monsieur ; aussi bien, mes espérances avortées me donnent-elles un profond dégoût de la vie. Cet homme a raison. C'est moi qui ai commis ce double crime. Il en est même un de plus, dont je me suis rendu coupable dans le même but, et ce but, je le révélerai devant mes juges.

Il sort avec les Gendarmes.

AMÉLIE, *à Franville*. Je vous le révélerai avant lui.

MAMOURETTE. Dites donc du mal des sorciers, après cela !...

PATIRAS. C'est à-dire que je veux intriguer pour aller au sabbat.

LE PRÉSIDENT, *aux Jurés*. Notre tâche est finie, messieurs... (*à Franville*) Après l'aveu du coupable, vous êtes libre.

LE COMTE. Et dans une heure, vous serez le mari d'Amélie.

FRANVILLE. Hubert, vous ne me quitterez plus.

FIN.

77915